

Pèlerins et indigènes dans la châteltenie d'Entremont au bas moyen âge (XIV^e-XV^e siècles)

Pierre DUBUIS

Dès le très haut moyen âge, les pèlerins en route vers Rome ont parcouru l'itinéraire qui franchit le col du Grand-Saint-Bernard. Tous les historiens des Alpes évoquent leur longue cohorte, les dangers du voyage et les maisons hospitalières qui jalonnent ces lieues de souffrance. Vaut-il alors la peine de revenir une fois encore sur ce sujet ? Oui, sans doute, et pour deux raisons au moins.

Ces classiques descriptions du voyage transalpin par le Mont-Joux s'appuient d'une part sur quelques témoignages laissés par une élite restreinte de moines et de princes d'Eglise et, d'autre part, sur des extrapolations dessinées à partir de données relatives à d'autres itinéraires mieux connus. Or il existe une série d'informations encore inexploitées dans les archives des communes du district d'Entremont et, surtout, dans celles de la châteltenie de Sembrancher, conservées à l'*Archivio di Stato* de Turin¹. Je pense en particulier aux comptes du châtelain qui, remarquablement tenus et conservés presque sans pertes, révèlent, entre 1280 et 1476², la version locale et quotidienne de certains aspects très concrets du voyage vers Rome.

¹ Cité désormais ASTO. Les matériaux mis en œuvre ici ont été réunis dans le cadre d'une enquête sur les phénomènes démographiques et sociaux dans les montagnes de Suisse romande, et particulièrement dans l'Entremont. Cette recherche impliquait un long séjour à Turin ; l'aide du Fonds national de la Recherche scientifique l'a rendu possible.

² ASTO, Sezioni riunite, Sezione III, « Chambre des comptes de Savoie », Inventario 69, foglio 69 (mazzo 1, correspondant aux comptes de 1279 à 1282), foglio 121 (mazzi 1 à 3, correspondant aux comptes de 1283 à 1360) et foglio 69 (mazzi 1 à 18, correspondant aux comptes de 1360 à 1476). Je renvoie à ces comptes de la manière suivante : CCE/inventario/foglio/mazzo/dates limites de la période comptable/secteur comptable ; par exemple « CCE 69/69/6/8.2.1407-8.2.1408/banna » signifie « Comptes de la châteltenie d'Entremont, Inventario 69, foglio 69, mazzo 6, compte du 8 février 1407 au 8 février 1408, comptabilité des amendes ». Ce schéma de renvoi vaut également pour les châteltenies de Conthey-Saillon (CCCS), Saxon (CCS), Martigny (CCMA), Saint-Maurice (CCSM), Monthey (CCMO) et Chillon (CCC), ainsi que pour le vidomnat d'Ardon-Chamoson (CVAC) et pour celui d'Ollon (CVO).

Ces sources nouvelles invitent surtout à renverser certaines perspectives et à en esquisser de nouvelles. Tout d'abord, comme les marchandises transportées à travers les Alpes par le Mont-Joux, les pèlerins constituent un flux, avec ses structures, ses rythmes et ses volumes. Ensuite, même si le but de leur voyage les obsède, ces personnes vivent pour quelques dizaines d'heures dans les montagnes de l'Entremont ; quelles sont les retombées de leur séjour sur la vie locale ? On peut enfin se demander quelles relations se tissent entre pèlerins et indigènes et, plus largement, quel est l'impact de la route sur les territoires qu'elle emprunte.

La caravane des pèlerins rencontre les historiens du trafic, de l'économie, de la société et des mentalités ; à tous, elle peut révéler quelque chose des réalités locales.

I. L'ENTREMONT AU MOYEN ÂGE

La nature du pays traversé, son peuplement et son système économique comptent beaucoup pour qui cherche à comprendre les relations entre voyageurs et montagnards. Résultat provisoire d'une enquête en cours, les éléments proposés ici ne prétendent pas à l'exhaustivité ; tout au plus suggèrent-ils quelques lignes de force.

1. *Le terrain*

Plus qu'une description objective des particularités topographiques de l'Entremont, ce sont les sentiments du voyageur médiéval face à elles qui permettraient d'apprécier l'impact du terrain. Les récits anciens ne s'attardent que sur la zone la plus spectaculaire, comprise entre Bourg-Saint-Pierre et Saint-Rhémy. J'ai dû par conséquent utiliser un témoignage moderne, empreint de curiosités propres à son temps. Il s'agit du récit, publié en 1806, du voyage entrepris par Joseph Eschassériaux de Sion au col du Grand-Saint-Bernard³. Ce texte donne une idée assez juste des différents points forts de l'itinéraire.

L'aspect du verrou qui ferme l'Entremont au-dessus de Martigny frappe l'esprit d'Eschassériaux : « (...) l'imagination ne peut concevoir où le voyageur peut se frayer une route à travers ces grandes masses qui semblent se serrer, se presser pour fermer tout passage »⁴. Avant Sembrancher, « tout ce qui peut agir sur les sens de l'homme par la terreur, se trouve rassemblé »⁵. Dans cette gorge surplombée par « le sommet des hautes montagnes », où mugit le « torrent en furie » et que tapisse une « forêt continue de noirs sapins »,

³ J. ESCHASSÉRIAUX, *Lettre sur le Valais, sur les mœurs de ses habitants, avec les tableaux pittoresques de ce pays, et une Notice des productions naturelles les plus remarquables qu'il renferme*, Paris, 1806 (cité ESCHASSÉRIAUX, *Lettre*). Ce personnage, né en 1753 et mort en 1823, a été résident de France à Sion entre 1804 et 1806. Voir M. SALAMIN, *La République indépendante du Valais, 1802-1810. L'évolution politique*, Sierre, 1971, pp. 93-114.

⁴ ESCHASSÉRIAUX, *Lettre*, p. 84.

⁵ ESCHASSÉRIAUX, *Lettre*, p. 85.

la route « tantôt s'élève, tantôt s'abaisse, tantôt contourne à côté du torrent (...) ; elle a des hauteurs et des aspects effrayants »⁶.

Passé le pont des Trappistes, encore en aval de Sembrancher, le paysage paraît « devenir moins sauvage, et prendre un aspect plus riant » ; le chemin s'éloigne de la Dranse au bruit « effrayant » et l'on « respire (...) en voyant dans le lointain les frais paysages de la vallée de Bagnes »⁷. « Dominé par de très-hautes montagnes », le bourg de Sembrancher est l'étape où Eschassériaux passe la nuit ; il y échange également son « char à banc » contre « des mulets, seules voitures avec lesquelles la nature des chemins permet de se rendre au Saint-Bernard »⁸.

Dès Sembrancher, « le chemin s'élève bien au-dessus de la vallée ». Le voyageur se laisse séduire par le paysage en aval d'Orsières ; entre ce bourg et Liddes, il admire : « (...) il semble que la nature ait voulu dans cette partie dédommager le voyageur des horreurs de l'Entremont, par toutes les beautés qu'elle étale devant lui »⁹.

A partir de là, tout devient rapidement austère : « (...) plus on avance vers Saint-Pierre, plus la culture disparaît, plus la stérilité commence, plus les ruines des monts se multiplient sous les pas du voyageur ». Après Bourg-Saint-Pierre, « tout prend un aspect sauvage »¹⁰. Puis règnent la haute montagne, le désert et le froid ; pour les décrire, Eschassériaux retrouve les accents des témoins médiévaux.

Entre les difficultés à l'entrée de l'Entremont et les périls de la dernière montée avant le col, le voyageur ne se heurte à aucun obstacle physique sérieux.

2. Les hommes

Au début du XIV^e siècle, ce pays grandiose connaît un peuplement assez dense et relativement important. En 1313, on recense quelque 1200 familles correspondant à une population certainement supérieure à 5500 individus¹¹. Le maximum médiéval paraît atteint peu après¹². Ces montagnes n'ont pourtant pas encore fait le plein d'hommes : lorsque Eschassériaux les traverse, on y compte près de 7400 âmes¹³.

Depuis le milieu du XIV^e siècle, l'évolution démographique locale suit d'assez près celle de l'Europe continentale¹⁴. La peste frappe en 1349, dans une mesure difficile à estimer, mais assez violemment : entre 1313 et 1356,

⁶ ESCHASSÉRIAUX, *Lettre*, pp. 85-86.

⁷ ESCHASSÉRIAUX, *Lettre*, p. 89.

⁸ ESCHASSÉRIAUX, *Lettre*, p. 90.

⁹ ESCHASSÉRIAUX, *Lettre*, pp. 91-92.

¹⁰ ESCHASSÉRIAUX, *Lettre*, p. 93.

¹¹ CCE 69/121/1/1.6.1315-29.3.1316/Compte du subside levé pour couvrir les frais de voyage du comte Amédée V à Rome, pour le couronnement de l'empereur Henri VII.

¹² Plusieurs indices sur lesquels je reviendrai ailleurs laissent penser que la population poursuit un mouvement ascendant jusque vers 1320-1330.

¹³ L. MEYER, « Les recensements de la population du canton du Valais de 1798 à 1900 », dans *Travaux statistiques du Valais, 1907*, Berne, 1908, pp. 1-98, spécialement pp. 14-15 (recensement de 1798).

¹⁴ Sur les grandes lignes de l'évolution démographique du Valais occidental au moyen âge, voir P. DUBUIS, « Démographie et peuplement dans le diocèse de Sion au moyen âge », dans *Revue suisse d'histoire*, t. 29, 1979, pp. 144-158.

on observe une diminution de 35 % environ du nombre des familles dont les chefs contribuent aux impôts extraordinaires levés par le comte de Savoie (subsides)¹⁵. De 1356 à 1373, leur nombre reste stable (respectivement 799 et 792 familles), puis intervient une diminution au terme de laquelle il ne reste que 670 feux en 1388. Un nouveau palier se produit jusqu'au début du XV^e siècle (690 feux en 1402). La diminution reprend ensuite, régulière ; en 1469, on ne recense plus que 396 contribuables et leurs familles, soit un tiers de l'effectif observé au début du siècle précédent¹⁶.

Les chiffres fournis par les comptes des subsides donnent cependant, depuis le début du XV^e siècle, une image trop pessimiste de la réalité démographique. Il semble que deux phénomènes contribuent à cette déformation. D'une part, dès les années 1410, la taille moyenne des feux contribuables tend à croître, à la suite d'un changement dans leurs structures : de plus en plus, les fils, même mariés et pères de famille, demeurent dans le feu de leur père jusqu'à la mort de celui-ci. On ne peut exclure, d'autre part, une discrète fraude consistant à déclarer soigneusement les feux « éteints » et à cacher les feux nouvellement « allumés »¹⁷. En réalité, la population cesse vraisemblablement de diminuer pour stagner d'abord (1400-1450 environ), augmenter ensuite légèrement, puis avec plus de force au XVI^e siècle, jusqu'à dépasser le maximum médiéval vers 1800.

Dans les zones négligées par la route, la population se regroupe en gros villages (surtout dans la vallée de Bagnes) et en hameaux ou écarts qui (dans le Val Ferret en particulier) pourraient appartenir à une phase de peuplement et de défrichement récente (XI^e-XII^e siècle ?). Là en revanche où passe la route, les hommes occupent surtout des petits bourgs ; Sembrancher et, dans la seconde moitié du XIV^e siècle seulement, Orsières, ont reçu les attributs institutionnels de la ville (franchises, marchés, foires)¹⁸.

On ne saurait cependant négliger dans cette zone un ensemble de petits villages distribués à mi-pente sur les deux rives de la Dranse, dans les paroisses d'Orsières et de Liddes.

¹⁵ Ce chiffre pourrait être un peu plus haut, si l'on admet la poursuite de la croissance après 1313 (voir note 12). D'après le vidomne d'Orsières, l'épidémie a tué la moitié environ de la population dans la paroisse ; il exagère certainement, et les circonstances dans lesquelles il s'exprime l'y poussent ; voir P. DUBUIS, « Le rôle du facteur démographique dans les crises du bas moyen âge : la vision des victimes. Le cas du Valais savoyard », dans *Revue suisse d'histoire*, t. 30, 1980, pp. 390-401, spécialement p. 394.

¹⁶ Ces renseignements, qui seront présentés *in extenso* dans un ouvrage en préparation, proviennent des comptes des subsides levés dans la châtellenie d'Entremont. ASTO, Sezioni riunite, Sezione III, « Chambre des comptes de Savoie », Inventario 69, foglio 61, mazzi 1 à 2 (42 comptes, de 1356 à 1473).

¹⁷ Dès le subside de 1413, les autorités de chaque commune doivent présenter au châtelain des explications précises aux changements intervenus dans le nombre des feux ; ces attestations ne mentionnent, à de rares exceptions près, que des disparitions de feux.

¹⁸ Les franchises de Sembrancher (20 juillet 1239) sont publiées dans J. GREMAUD, *Documents relatifs à l'histoire du Vallais* (= *Mémoires et Documents publiés par la Société d'histoire de la Suisse Romande*, 1^{re} série, t. 29-33 et 37-39, Lausanne, 1875-1884 et 1893-1898, cité désormais GREMAUD, *Documents*, avec indication du tome et du n° du texte cité), t. III, n° 1609. Les franchises d'Orsières (31 juillet 1376) se trouvent dans GREMAUD, *Documents*, t. VI, n° 2213 ; enfin, l'acte d'établissement de la foire et du marché d'Orsières (27 novembre 1379) figure dans GREMAUD, *Documents*, t. VI, n° 2307.

De Martigny au col, le pèlerin ne traverse pas un désert, mais un pays à la zone habitable bien occupée, compte tenu des contraintes naturelles. Un pays aussi qui, démographiquement, a mieux supporté que la plaine du Rhône les années difficiles de la seconde moitié du XIV^e siècle.

3. L'économie

Jusque dans les années 1370, l'agriculture domine l'économie régionale, tournée exclusivement vers la subsistance des hommes. Les champs produisent¹⁹ essentiellement du seigle, un peu de froment et d'orge, et de l'avoine destinée sans doute aux bêtes de somme des transporteurs routiers. Autour des villages, la zone intensivement cultivée des jardins et des vergers produit légumes, fruits et chanvre²⁰. Point de vignes dans la vallée, sauf à Bovernier où, sur de petites parcelles, mûrit le raisin des habitants d'Orsières²¹ ; les montagnards cultivent d'autres vignes à Martigny et, peut-être, à Fully²². On importe par ailleurs du vin de la vallée d'Aoste²³. L'élevage apparaît lié à la consommation locale ; sa pratique conditionne déjà nettement l'organisation communautaire et l'occupation du sol.

À partir de 1340 environ pour les moutons, et de 1370 environ pour les vaches, le trafic d'animaux intercepté par le péage de Sembrancher et sa succursale de Bourg-Saint-Pierre²⁴ connaît une lente croissance, qui devient ensuite spectaculaire. Le phénomène est particulièrement net pour les moutons entre 1375 et 1405. Pour les vaches, on constate une augmentation moins forte, mais le haut niveau du trafic se maintient jusque vers 1440. Parallèlement à ce mouvement, le nombre des délits en relation avec l'élevage et le commerce des animaux augmente dans la châtellenie (surtout à Sembrancher) et cela dès les années 1370²⁵. Enfin, dans le même temps, les sources donnent l'impression que les herbages prennent plus de place dans l'occupation du sol²⁶. Ces données me paraissent indiquer dans l'Entremont le passage de l'élevage de subsistance à un élevage lucratif, destiné à l'exportation des

¹⁹ D'après les dîmes dont le revenu est comptabilisé par le châtelain (CCE).

²⁰ D'après les « reconnaissances » conservées en masse dans les archives des différentes communes de l'Entremont, entre le début du XIV^e siècle et la fin du XV^e.

²¹ Voir par exemple les « reconnaissances » en faveur des seigneurs de Bovernier en 1458-1460 (Archives d'Etat du Valais, AV L 316, *passim*).

²² Les comptes de châtellenie (CCMA, CCCS) signalent çà et là des achats ou des ventes de vignes par des ressortissants de l'Entremont.

²³ En 1423 par exemple, cinq hommes de l'Entremont (des aubergistes pour la plupart) passent le péage de Saint-Rhémy avec un volume total de 24 muids de vin et 4 charges de cheval (ASTO, Sezioni riunite, Sezione III, « Chambre des comptes de Savoie », Inventario 68, foglio 127, mazzo unico. — Compte du péage de Saint-Rhémy, du 29 mars 1423 au 29 mars 1424).

²⁴ Les revenus de ce péage constituent l'une des « entrées » des comptes du châtelain de Sembrancher (CCE).

²⁵ CCE, *banna*.

²⁶ On trouve assez souvent dans les reconnaissances de la fin du XIV^e siècle et du XV^e des allusions à des champs transformés en prés. On observe toutefois déjà ce phénomène dans la première moitié du XIV^e siècle. Voir, par exemple, Archives de la commune de Vérossaz, Pg. 1 (8 février 1323).

bêtes et des produits laitiers²⁷. Les foires de Sembrancher connaissent un succès²⁸ que soutient la demande des petites villes du Piémont, de Biella en particulier. Dès la fin du XIV^e siècle et le début du XV^e, « les marchands de Lombardie ont cessé de venir acheter des bêtes dans cette châtellenie » à cause des troubles qui sévissent en Piémont²⁹. Finalement d'ailleurs les commerçants du sud renoncent même au passage par le Grand-Saint-Bernard et lui préfèrent le Simplon ou les routes du Faucigny³⁰. L'Entremont a ainsi profité pendant quelques décennies du marché urbain piémontais et lombard pour amorcer une transformation économique en fonction des paramètres nouveaux de la démographie. Ce changement, dont il reste à mesurer exactement l'importance, a sans doute aidé la région à passer le cap difficile des années 1350-1420.

Des activités spécialisées occupent enfin un certain nombre de personnes. Quelques artisans travaillent les métaux, le cuir, le fil ou la laine³¹ ; d'autres bâtissent. On chasse le chamois pour sa peau surtout³². Dans la première moitié du XIV^e siècle, les indices ne manquent pas d'une activité minière et métallurgique³³. On fabrique des meules de moulin à Liddes et on extrait du plâtre à Orsières. Les ressources liées à la route nous retiendront sous peu³⁴.

²⁷ Pour une vue d'ensemble récente sur cette question, voir les remarques de J.-F. BERGIER, « Le cycle médiéval : des sociétés féodales aux Etats territoriaux », dans *Histoire et civilisations des Alpes*, sous la direction de P. GUICHONNET, t. I, *Destin historique*, Toulouse et Lausanne, 1980, pp. 162-264, spécialement pp. 211-215 et 234-235. La convergence des éléments réunis interdit de penser à une illusion d'optique due à une exploitation soudain plus consciencieuse du péage de Sembrancher.

²⁸ Les amendes infligées à des marchands de bétail à Sembrancher se multiplient soudain dans le troisième quart du XIV^e siècle (CCE, *banna*).

²⁹ C'est ainsi que le châtelain explique la diminution des revenus tirés du péage de Sembrancher (CCE 69/69/4/12.5.1398-12.5.1399 ; 69/69/4/12.5.1399-30.4.1400 ; 69/69/5/30.4.1400-18.2.1401 ; 69/69/5/18.2.1403-8.2.1404 ; 69/69/7/8.2.1415-8.2.1416 ; 69/69/9/1.3.1426-1.3.1427). Le péage du bétail perçu à Conthey (compte rendu dans CCCS) ne rapporte presque rien jusque vers 1370 ; son produit augmente ensuite légèrement ; dès 1420 environ et pour vingt ans à peu près, il fournit un revenu relativement confortable, dû, les noms des marchands en témoignent, au passage des Italiens du Nord.

³⁰ CCE 69/69/5/18.2.1403-8.2.1404 et 69/69/7/8.2.1415-8.2.1416.

³¹ Les inventaires après décès, assez nombreux dans les comptes de châtellenie après 1400, montrent que beaucoup de femmes travaillaient la laine et le fil, pour leur maisonnée, mais aussi pour des clients extérieurs à elle.

³² Leur client le plus considérable est le comte de Savoie. La chasse à l'ours et au loup, ennemis des troupeaux plus que des hommes, est une affaire commune et très organisée.

³³ Les vidomnes d'Orsières ont une fonderie à Champex, exploitée jusqu'au milieu du XIV^e siècle au moins. L'abbé de Saint-Maurice inféode au début de ce siècle les ressources minières de la vallée de Bagnes. Enfin, entre 1310 et 1330, plusieurs experts viennent de la part du comte pour rechercher et tester de nouveaux filons.

³⁴ Tout ce qui vient d'être dit sur l'Entremont d'une manière rapide et sans grand souci de références sera exposé avec précision dans l'ouvrage en préparation signalé à la note 16.

II. LES PÈLERINS : UN TRAFIC

La nature et l'intensité des contacts entre indigènes et pèlerins dépendent des caractéristiques du trafic de ces derniers. D'où viennent-ils et où se dirigent-ils ? A quel rythme se déplacent-ils, dans la durée et dans le cycle annuel ? Quel est le volume de cette circulation ? Quelle est enfin sa vitesse ³⁵ ?

1. Le but du voyage

Les récits de voyage médiévaux, tout comme les témoignages locaux des XIV^e et XV^e siècles, s'accordent pour désigner comme but des pèlerins aventurés dans l'Entremont la ville sainte de Rome. Dans ses comptes, le châtelain de Sembrancher les appelle d'ailleurs volontiers les « romipètes ».

Centre de la Chrétienté, auquel s'attache le souvenir de tant de saints célèbres ou inconnus, Rome fascine les hommes du moyen âge ³⁶. Après le purgatoire des épreuves rencontrées sur la route, ils y trouvent ce contact physique qu'ils désirent avec les lieux fréquentés par leurs héros, avec les sites où ils ont connu le martyre, avec les objets qu'ils ont touchés ³⁷.

En 1299, le bruit se répand un peu partout que les personnes venues à Rome en 1300 bénéficieront d'un large pardon de leurs fautes ; on afflue aussitôt dans la Ville. Avec réticence, le pape Boniface VIII prend acte de ce mouvement spontané et si étrange qu'il n'y comprend rien : il institue le « Jubilé » ³⁸. Ardemment désiré, un autre grand pardon, prévu en 1400, a lieu en 1350 déjà ; le pape Clément VI s'engage à le répéter désormais tous les cinquante ans. Célébré dans une Eglise divisée par le Schisme, le Jubilé de 1400 connaît un moindre succès. Le dernier à s'inscrire dans notre horizon chronologique est celui de 1450 ³⁹.

Dans ces conditions, les pèlerins traversent l'Entremont puissamment motivés par l'espoir de trouver au bord du Tibre le pardon qui épargnera à leur âme les tourments infernaux. Les motifs de leur exil provisoire donnent à l'aventure des « marcheurs de Dieu » une dimension que ne connaissent ni

³⁵ Sur l'histoire des trafics alpins, voir le bilan et les pistes de recherche indiquées dans J.-F. BERGIER, « Le trafic à travers les Alpes et les liaisons transalpines du haut moyen âge au XVII^e siècle », dans *Le Alpi e l'Europa* (Actes du congrès « Le Alpi e l'Europa », Milan, 4-9 octobre 1973), t. III, *Economia e transiti*, Bari, 1975, pp. 1-72. Sur les pèlerins du moyen âge, deux ouvrages généraux, mais bien documentés : J. SUMPTION, *Pilgrimage. An Image of Mediaeval Religion*, Oxford, 1975 (je me suis servi de la traduction italienne de l'ouvrage : *Monaci, santuari, pellegrini. La religione nel Medioevo*, Roma, 1981), et R. OURSEL, *Les pèlerins du moyen âge. Les hommes, les chemins, les sanctuaires*, Paris, 1963.

³⁶ Voir F. SCHNEIDER, *Roma und Romgedanke im Mittelalter. Die geistigen Grundlagen der Renaissance*, München, 1926.

³⁷ Voir R. MANSELLI, *La religion populaire au moyen âge. Problèmes de méthode et d'histoire*, Montréal et Paris, 1975, pp. 100-101.

³⁸ Sur le Jubilé de 1300, voir A. FRUGONI, « Il Giubileo di Bonifacio VIII », dans *Bollettino dell'Istituto Storico Italiano per il Medioevo e Archivio Muratoriano*, t. 62, 1950, pp. 1-103.

³⁹ Sur les Jubilés postérieurs à 1300, orientation générale dans J. SUMPTION, *Monaci, santuari, pellegrini. La religione nel Medioevo*, Roma, 1981 (voir note 35), pp. 293-314.

le périple du marchand ni la chevauchée du soldat. Les pèlerins médiévaux ne sont pas des voyageurs ordinaires.

2. La zone des départs

Dans son itinéraire vers la Terre-Sainte, le bénédictin islandais Nicolas de Thingör signale, au milieu du XII^e siècle, que se réunissent à Vevey « des Francs, des Flamands, des Gaulois, des Anglais, des Saxons et des Scandinaves » qui se rendent à Rome en pèlerinage⁴⁰. Au début du XI^e siècle, Knut, roi des Anglais et des Danois, obtient de Rodolphe III de Bourgogne l'exemption des péages pour ses sujets qui, marchands ou pèlerins, cheminent vers Rome⁴¹. Au milieu du X^e siècle enfin, une caravane d'Anglais et de « Gaulois » en route vers la Ville Éternelle doit renoncer à la traversée des Alpes : ils craignent les Sarrasins embusqués à Saint-Maurice⁴². Ces quelques témoignages dessinent clairement la zone d'où, à l'âge d'or des pèlerinages, les « romipètes » convergent vers le Mont-Joux : elle correspond au Nord et à l'Ouest de l'Europe continentale, ainsi qu'aux Îles Britanniques.

Les sources locales des XIV^e et XV^e siècles confirment cette information. Parmi les pèlerins qui, à divers titres, y apparaissent, on trouve des Anglais : l'un d'eux meurt à Sembrancher en 1300⁴³, tandis qu'un autre, venu de la paroisse Saint-Martin de Lutton, dans le diocèse de Canterbury, rend l'âme à Liddes en 1400⁴⁴ ; l'année suivante, décède dans ce village un pèlerin originaire de l'île de Guernesey, dans la Manche⁴⁵. Des Français participent à une rixe à l'auberge de Saint-Maurice en 1300⁴⁶ ; en 1400, un Lorrain meurt quelque part dans l'Entremont⁴⁷. Des Allemands enfin atta-

⁴⁰ Le passage relatif à la Suisse actuelle est publié dans GREMAUD, *Documents*, t. I, n° 135. L'itinéraire fait partie d'une encyclopédie islandaise du XIV^e siècle, l'*Alfraedhi Islenzk*, publiée par K. KALUND et N. BECKMANN, dans *Samfund til udgivelse af gammel nordisk litteratur*, n. 37, Copenhague, 1908 ; l'itinéraire se trouve aux pp. 15-20 (tout cela d'après R. MANSELLI, *La religion populaire*, op. cit., p. 103, note 84).

⁴¹ GREMAUD, *Documents*, t. I, n° 81. Voir J.-P. CHAPUISAT, « Les deux faces anglaises du Grand-Saint-Bernard au moyen âge », dans *Vallesia*, t. 26, 1971, pp. 5-14, spécialement p. 8.

⁴² GREMAUD, *Documents*, t. I, n° 60.

⁴³ Le châtelain rend compte de *VII solidis de legato cuiusdam Anglici defuncti apud Sanctum Brancherium, facto per eum domino comiti* (CCE 69/121/1/4.4.1299-26.4.1300/échutes).

⁴⁴ *Recepit de bonis Terricii dos Bossret, diocesis Cantuariensis, parrochie Sancti Martini de Luttona, qui decessit veniendo Roma apud Liddes, in domo Johannis Magni Putterii, hospitis ; deductis expensis per ipsum factis in domo dicti hospitis dum ibidem fuit egrotans, et exequiis sue sepulture : I scutum regis* (CCE 69/69/5/30.4.1400-18.2.1401/échutes des pèlerins).

⁴⁵ *Recepit de bonis cuiusdam peregrini qui esse dicebat de insula Garneysii, qui decessit in domo Jaqueti Arlestaz de Liddes, hospitis, veniendo peregre Roma ; deductis expensis ipsius peregrini factis in domo dicti hospitis dum ibidem fuit egrotatus, et exequiis sue sepulture : II scuta regis* (CCE 69/69/5/18.2.1401-18.2.1402/échutes).

⁴⁶ Le châtelain de Saint-Maurice rend compte de *VI libris receptis de Perroneto Franquet pro quadam rixa quam habuit cum quibusdam hospitibus suis de Francia, per concordiam factam per ballivum* (CCSM 69/141/1/27.4.1300-9.4.1301/banna).

⁴⁷ *Recepit de bonis Vullelmi de (...)jussi in Laurena, qui decessit in burgo Montis Jovis in domo Jaqueti Affrey, hospitis, veniendo peregre Roma ; deductis expensis dicti peregrini et eius sepultura per manum dicti hospitis solutis : I scutum regis* (CCE 69/69/5/30.4.1400-18.2.1401/échutes des pèlerins).

quent des hommes d'Orsières en 1300 ⁴⁸. Trop rares témoignages : l'anonymat frappe la plupart des passants mentionnés dans les comptes du châtelain. Récolte suffisant pourtant à esquisser au bas moyen âge la carte tracée aux X^e-XII^e siècles.

3. Les rythmes du passage

Les Jubilés romains rythment fortement dans la durée la circulation des pèlerins dans l'Entremont. C'est en effet de 1299 à 1301, de 1349 à 1351, de 1399 à 1401 et de 1449 à 1451 qu'apparaissent 54 des 56 pèlerins mentionnés individuellement dans les comptes du châtelain de Sembrancher entre 1280 et 1475 ! Les comptables renvoient d'ailleurs explicitement à l'événement.

Date	Nombre de mentions	
	Individus	Groupes
1300	34	4
1350	10	3
1400	10	1
1450	—	2
1456	1	—
1458/59	1	—
Total	56	10

La vente du vin à Sembrancher augmente brusquement en 1350 « à cause du pèlerinage en cette année de Jubilé à Rome » ⁴⁹ ; l'année suivante, des amendes frappent plusieurs habitants de Bourg-Saint-Pierre et d'Orsières : ils ont utilisé des mesures fausses pour vendre « aux pèlerins de l'année du Jubilé » ⁵⁰. En 1350, le comte de Savoie donne une importante quantité de seigle au prévôt du Mont-Joux « comme contribution aux frais qui lui incombent à cause des pèlerins qui vont à Rome » ⁵¹. On s'attend à Loèche, en

⁴⁸ Le châtelain d'Entremont rend compte de *C solidis receptis de quadam societate Theotonicorum romipetorum qui vulneraverant duos homines de Orseres* (CCE 69/121/1/26.4.1300-14.4.1301/banna).

⁴⁹ Le châtelain comptabilise les 15 sous mauriçois provenant de la *firma banni vini quindecim dierum mense maii anno CCC^o L^o* ; il déclare ensuite que *computat plus quam in computo precedenti propter peregrinacionem anni jubilei Rome de X solidis* (CCE 69/121/3/6.7.1350-16.3.1351/fermes).

⁵⁰ *Recepit a pluribus hominibus de burgo Montis Jovis, quia peregrinantibus anni jubilei measuras illicitas de denariatis suis fecerunt : XVI florenos*. Il en va de même pour dictus Guergorus de Bourg-Saint-Pierre (13 florins) et, à Orsières, pour le vidomme Nicolas (8 florins), Perrodus Gay (5 sous mauriçois), Alesia Bolengy (5 sous), Jacodus Barra (5 sous), Perrussona Conerel et Nicodus de la Monta (5 sous ensemble), Agnessona, veuve de Dominius Bolen (5 sous), Reymundus de Ponte (5 deniers de gros), Francesia, veuve de Jaquemetus Richier (5 deniers de gros), Johannodus Guigat (5 sous 6 deniers mauriçois), Nicholaus Rossier (6 deniers de gros) et Hudrionus Rosset (5 sous mauriçois). Il est remarquable que la grande majorité des coupables d'Orsières appartiennent aux familles influentes de la paroisse (CCE 69/121/3/11.6.1351-31.3.1352/banna).

⁵¹ *Libravit preposito domus pauperum hospitalis Montis Jovis, ex dono et helemosina sibi factis per dominum pro subsidio expensarum quas sustinet pro peregrinis Romam euntibus* (référence à un mandat comtal du 31 octobre 1350) : *LX octanas siliginis ad mensuram gebe-nensem* (CCE 69/121/3/6.7.1350-16.3.1351/dépenses).

1398, au passage d'une « multitude de pèlerins » si le « pèlerinage romain » a lieu ⁵². Entre 1300 et 1450, le flux des « romipètes » se caractérise donc par l'alternance de longues périodes calmes, régulièrement interrompues par une « crise jubilaire ».

Dans un environnement aussi directement soumis aux contraintes naturelles que le Mont-Joux et ses approches, le rythme saisonnier des passages s'accroît fortement. Les sources locales ne permettent pas de saisir son emprise sur le flux des pèlerins ; elles mettent cependant en évidence ces cycles pour l'ensemble du trafic par le col. Il apparaît que, donnée fort importante, l'hiver n'arrête pas le passage des hommes au Mont-Joux ⁵³. Peu après Noël 1128, Rodolphe, abbé de Saint-Trond, quitte Piacenza, marche vers Aoste et s'engage dans les montagnes. A Saint-Rhémy, il trouve une foule de pèlerins complètement affolés et bloqués là par la neige. Ils cherchent tous à soulager leur âme « et comme un seul prêtre ne suffisait pas, ils se confessaient les uns aux autres, éparpillés dans l'église ». Attendant une accalmie, Rodolphe célèbre la fête de l'Épiphanie puis parvient à franchir le col ⁵⁴. Les chanoines du Mont-Joux doivent, d'après des textes du XIV^e siècle, envoyer l'un des leurs dans un petit hôpital situé au début de la dernière montée vers le col, à son versant septentrional (l'Hospitalet) ; il y veille sur les passants entre le 11 novembre et le 1^{er} mai ⁵⁵. Les comptes du péage de Saint-Rhémy attestent, entre 1423 et 1432 au moins ⁵⁶, le franchissement du Grand-Saint-Bernard en toute saison. Certes le nombre des passages diminue sensiblement entre octobre et mars, mais il reprend des valeurs soutenues dès avril. Par ailleurs, les hommes passent ce péage avec des charges considérables. On traverse par exemple en janvier avec 6 barils de moutarde, ou 26 *rublez* ⁵⁷ de sucre ou encore 16 livres de la même denrée ; en décembre avec 14 quintaux de fer ; en mars, plusieurs cordonniers transportent des lots de 132 à 480 souliers ⁵⁸ ; en avril, un homme passe 5 paniers de mercerie, et deux autres 6 rouleaux d'étoffe chacun. Le rythme saisonnier des passages se marque dans les revenus du tronc placé à l'église du Mont-Joux : les passants y déposent de l'argent tout au long de l'année, mais surtout entre avril et septembre ⁵⁹.

⁵² GREMAUD, *Documents*, t. VI, n° 2480.

⁵³ Voir J.-F. BERGIER, *Genève et l'économie européenne de la Renaissance*, t. I, Paris, 1963, p. 131.

⁵⁴ GREMAUD, *Documents*, t. I, n° 122. L'abbaye bénédictine de Saint-Trond se trouve dans le diocèse de Liège. Voir L. H. COTTINEAU, *Répertoire topo-bibliographique des abbayes et prieurés*, t. II, Mâcon, 1939, col. 2905-2906.

⁵⁵ Voir plus bas, note 91.

⁵⁶ Référence à la note 23 (on trouve dans ce registre, à la suite du compte de 1423-1424, celui de 1425-1432).

⁵⁷ Mesure de poids, dont j'ignore la valeur. Voir cependant le « Glossaire » cité plus bas (note 59), aux mots *rublez* et *rup*.

⁵⁸ Fait intéressant, ces artisans de la chaussure proviennent tous d'Evian.

⁵⁹ « Les comptes de l'Hospice du Grand-Saint-Bernard (1397-1477) », publiés par L. QUAGLIA, en collaboration avec J.-M. THEURILLAT, avec un « Glossaire » établi par E. SCHÜLE, dans *Vallesia*, t. 28, 1973, pp. 1-162, et t. 30, 1975, pp. 170-384 (cité CGSB, suivi du numéro de l'entrée comptable), nos 3125 à 3140 (1473-1474), 3947 à 3958 (1475-1476) et 4708 à 4712 (1476-1477).

4. Le volume du passage

Parallèlement au problème des mouvements relatifs du trafic dans le temps se pose celui de son volume absolu. Les comptes des péages répondent grossièrement à cette question pour le trafic des marchandises. Ils n'ont pas leur équivalent pour les pèlerins.

Il est en tous cas certain que, au point de vue des volumes, les « crises » qui affectent le trafic vers Rome tous les cinquante ans se détachent nettement des périodes de calme qui les séparent. La remarque des gens de Loèche en 1398⁶⁰, la donation du comte de Savoie à l'hospice du Mont-Joux en 1350⁶¹ et le triplement des ventes de vin à Sembrancher en 1350⁶² également s'accordent sur le nombre très anormalement élevé des passants, impression confirmée par les données tirées des comptes du châtelain de Sembrancher.

Il semble cependant, d'après ces comptes, que l'intensité des « crises jubilaires » tend à décroître entre 1300 et 1450. Les 34 pèlerins mentionnés de 1299 à 1301 témoignent du « coup de folie » qui saisit le peuple de Dieu en 1300. On n'enregistre en revanche que 10 cas en 1349-1351 et 10 en 1399-1401 ; en 1449-1451, on trouve deux allusions générales au pèlerinage, mais aucun cas individuel. Or il ne semble pas que l'intérêt pour les pèlerinages jubilaires ait diminué entre 1300 et 1450, aussi radicalement du moins. Faut-il alors invoquer l'abandon du Grand-Saint-Bernard au profit d'un autre itinéraire ? Dès 1398, on constate la diminution des revenus au péage de Sembrancher ; les responsables expliquent que les guerres du Piémont effrayent les marchands, au point qu'ils n'osent plus venir dans l'Entremont ni transiter par le Mont-Joux⁶³. En 1403-1404, ils préfèrent passer « par le Valais ou les montagnes du Faucigny »⁶⁴ et, en 1415-1416, ils franchissent le Simplon⁶⁵. Les prévisions des hommes de Loèche en 1398 ne se comprennent bien qu'avec un Simplon normalement utilisé sur la route de Rome⁶⁶. Le cas de cette femme de *Saint-Maurice* est également caractéristique : au moment de partir, en 1446, pour la Ville Eternelle, ignorant si elle en reviendra, elle dicte son testament à Gérone, près de *Sierre*⁶⁷ ; n'est-elle pas sur l'itinéraire du Simplon⁶⁸ ?

⁶⁰ Voir note 52.

⁶¹ Voir note 51.

⁶² Voir note 49.

⁶³ Voir note 29.

⁶⁴ *Et nichil inde plus recepit (...) quia mercatores Lombardie et aliorum locorum citra montes, qui alias consueverant transire per loca Sancti Brancherii et Montis Jovis, nunc transeunt per Valesium et per Montes Foucignaci* (CCE 69/69/5/18.2.1403-8.2.1404/péage).

⁶⁵ *Et nulle alie bestie transierunt ibidem propter guerram Lombardie factam per Georgium de Valle Pergia contra Astenses et Mediolanenses, racione quarum guerrarum mercatores se declinaverunt per Montem de Briga* (CCE 69/69/7/8.2.1415-8.2.1416/péage).

⁶⁶ Voir note 52.

⁶⁷ *... putans mediante auxillio Domini nostri Jhesu Christi et gloriose Virginis Marie pro salute anime sue Romam pergere, videns se ituram sed non sciens reddituram ...* (GREMAUD, Documents, t. VIII, n° 2984).

⁶⁸ Sur l'histoire du Simplon, une approche synthétique dans J.-F. BERGIER, « Le cycle médiéval », *op. cit.*, pp. 209-211. Le fait que les comptes du châtelain de Conthey et Saillon ne mentionnent aucun pèlerin à l'époque des jubilé de 1400 et de 1450 ne signifie pas qu'il n'en soit passé aucun dans son territoire : les comptes de ses confrères de Saint-Maurice et de Martigny sont en effet également muets à cet égard !

Ce trafic qui porte le signe négatif de l'irrégularité paraît ainsi en voie d'amenuisement depuis le milieu du XIV^e siècle ; il ne fait en cela que suivre les destinées du trafic des marchandises.

5. La durée de la traversée

La vitesse dépend évidemment de la manière de voyager. En 1300, le châtelain d'Entremont vend la peau d'un cheval appartenant à un étranger, peut-être un pèlerin mort en route⁶⁹. En 1350, on vend la petite monture d'une femme décédée au Mont-Joux, sur le chemin de Rome⁷⁰. Si quelques pèlerins paraissent donc utiliser des bêtes, la plupart marchent, appuyés sur leur célèbre « bourdon », que l'un d'eux se fait d'ailleurs voler en 1300 par un enfant d'Orsières⁷¹.

Au milieu du XII^e siècle, l'itinéraire du moine islandais Nicolas prévoit un voyage d'un jour de Vevey à Saint-Maurice ; il en faut deux pour joindre le col du Mont-Joux ; de là, un seul suffit jusqu'à Aoste⁷². Lorsque, dans la seconde moitié du XV^e siècle, les chanoines du Grand-Saint-Bernard se déplacent à cheval, ils vont en une journée de Bourg-Saint-Pierre à Vouvry⁷³ ou à Saint-Maurice⁷⁴, ou d'Aigle à Orsières⁷⁵. Ils se déplacent ainsi deux fois plus vite que le moine Nicolas ; celui-ci voyageait donc probablement à pied. A titre de comparaison, un troupeau de bœufs destinés à l'hospice du Mont-Joux relie en une journée Martigny à Bourg-Saint-Pierre⁷⁶.

Si tout se passe bien, la traversée des Alpes dure peu : en deux jours, le pèlerin peut espérer passer de Martigny à Aoste. Son séjour dans les montagnes de l'Entremont ne se prolonge donc pas au-delà d'un jour.

III. LES OCCASIONS DE CONTACT

Entre ces montagnards établis souvent dans des bourgades routières et ces pèlerins au flux massif mais très irrégulier, quelles sont les occasions de rencontre ? Leur éventail, dans la configuration duquel le hasard joue un grand rôle⁷⁷, échappe en grande partie à l'historien, qui ne voit que dans le

⁶⁹ Le châtelain d'Entremont rend compte de *IV solidis receptis de corio unius roncini cuiusdam hominis extranei, vendito pro tanto* (CCE 69/121/1/4.4.1299-26.4.1300/échutes).

⁷⁰ *Recepit pro uno parvo roncino cuiusdam peregrine mortue in monte Montis Jovis (...) pro tanto vendito : III florenos* (CCE 69/121/3/6.7.1350-16.3.1351/échutes). Voir également plus bas, Annexe, texte 1.

⁷¹ Le châtelain d'Entremont rend compte de *X solidis receptis de filio Jaquemeti Charel, quia burdonem cuiusdam peregrini celaverat quem invenerat* (CCE 69/121/1/26.4.1300-14.4.1301/banna). En 1311 ou 1312, un pèlerin meurt dans une maison de La Chapelle, à Aigle ; il laisse pour tous biens un demi-denier, un *bordom de salice* et une tunique donnée à un pauvre du lieu (CCC 69/5/3/9.3.1311-9.3.1312/échutes).

⁷² Voir note 40.

⁷³ CGSB, n^{os} 3597-3601 (en 1473).

⁷⁵ CGSB, n^{os} 3692-3695 (en 1473).

⁷⁴ CGSB, n^{os} 3614-3615 (en 1473).

⁷⁶ CGSB, n^{os} 3573-3576 (en 1473).

⁷⁷ Le marcheur médiéval se déplace lentement, par rapport à l'automobiliste ; alors que ce dernier est de surcroît enfermé dans son véhicule, le pèlerin voyage à ciel ouvert. D'où la multiplication des occasions de rencontre au bord du chemin ou ailleurs.

miroir des sources. Le document essentiel, la comptabilité du châtelain, décrit surtout deux types de situations : le délit, où le voyageur intervient comme auteur ou, le plus souvent, comme victime ; la mort, qui entraîne le séquestre (« échute ») des biens appartenant au passant ⁷⁸.

1. De Bourg-Saint-Pierre au Mont-Joux : l'aide au voyageur

Les voyageurs qui ont laissé un récit de leur passage au Mont-Joux conservent de cette étape un souvenir angoissant, surtout lors de traversées hivernales ⁷⁹. Sur la rampe septentrionale du col, la topographie est assez complexe pour que, par mauvais temps ou lorsque la neige efface relief et distances, le voyageur se trompe et s'engage dans une combe ou une gorge sans issue. D'autant plus facilement d'ailleurs que la route médiévale fait place ici à un réseau de pistes plus ou moins clairement marquées ⁸⁰. De plus l'avalanche guette, en hiver comme au printemps. Les charniers du Mont-Joux confirment macabrement tous ces dangers ⁸¹, qui justifient sur cette étape le développement particulier de l'aide aux passants.

Les habitants de Bourg-Saint-Pierre ⁸² vivent surtout du transit. En raison de l'altitude, « ils n'ont pas de terres où faire pousser le grain et le vin », qu'ils doivent par conséquent « acheter au prix de leur peine et de leur sueur » ⁸³. Le passage des marchandises constitue leur principale ressource.

⁷⁸ Sur le droit qu'ont les pouvoirs locaux sur les dépouilles des passants, l'enquête doit être poursuivie. Voici simplement quelques pistes documentaires. Entre Bourg-Saint-Pierre et le col, le comte de Savoie, le métral de Bourg-Saint-Pierre, le curé du lieu et le prévôt du Mont-Joux ont droit à des parts des dépouilles, selon un règlement très précis, formulé dans la déclaration coutumière du plaît général de Bourg-Saint-Pierre (voir Archives cantonales vaudoises, Ah 1 b, fol. 92^r de la seconde partie du registre). Le vidomne d'Orsières est aussi intéressé aux dépouilles (Archives cantonales vaudoises, C II 4, document de 1226, peut-être faux, transmis par un *vidimus* du milieu du XV^e siècle), tout comme le curé de Liddes (GREMAUD, *Documents*, t. I, n° 607, en 1228). Les personnes privées chez lesquelles un voyageur a trépassé ont également droit à une partie de ses biens (voir plus bas, Annexe, texte 1).

⁷⁹ Un bon nombre de ces récits ont été publiés par GREMAUD, *Documents*, t. I, n° 11 (en 543), 42 (en 842 ou 849), 64 (en 972), 122 (1128-1129). Voir aussi le beau texte de 1188 publié par J.-P. CHAPUISAT, « Les deux faces anglaises », *op. cit.*, p. 14, ainsi que F. SCHRÖDER, « Die Reise des Klevers Arnold Heymerick über den Grossen St. Bernhard (1460) », dans *Annalen des historischen Vereins für den Niederrhein*, Heft 102, 1910, pp. 40-81. Autre récit publié dans L. DUPONT LACHENAL, « Un magistrat et pèlerin belge en Suisse romande au XV^e siècle », dans *Annales valaisannes*, 2^e série, t. 12, 1963-64, pp. 9-34.

⁸⁰ Voir (avec quelques précautions) A. PLANTA, « Zum römischen Weg über den Grossen St. Bernhard », dans *Helvetia Archaeologica*, 1979/3, pp. 15-30 (bibliographie p. 30).

⁸¹ *Libravit Jaquemeto Brocardez pro curando les cherners dicte domus Montis Jovis et pro faciendo foveam in qua sepulti fuerunt magna quantitas mortuorum qui fuerunt extracti a dictis cherners, videlicet XII solidos mauriciensium* (CGSB, n° 334, en 1397). Voir également L. BLONDEL, « L'Hospice du Grand-Saint-Bernard. Etude archéologique », dans *Vallesia*, t. 2, 1947, pp. 19-44, spécialement p. 26.

⁸² Voir L. BLONDEL, « L'Eglise et le prieuré de Bourg-Saint-Pierre », dans *Vallesia*, t. 1, 1946, pp. 21-41 (à utiliser avec quelques précautions). Voir aussi L. QUAGLIA, « Les services du passage du Saint-Bernard établis à Bourg-Saint-Pierre », dans *Annales valaisannes*, 2^e série, t. 48, 1973, pp. 43-76.

⁸³ *cum (...) non habeant terras ubi granum et vinum excrescere possint et ipsos de eorum labore et sudore emant pro ipsos alimentando* (Archives de la commune de Bourg-Saint-Pierre, B I 31 ; supplique non datée ; la réponse du duc de Savoie est du 22 août 1467).

En témoignent l'organisation méticuleuse des transports, le souci d'équité dans la distribution des charges⁸⁴ et l'importance des amendes infligées à ceux qui transgressent ces règles⁸⁵. Aux simples voyageurs, ces hommes servent de guides, en hiver surtout. Rodolphe de Saint-Trond les décrit au début du XII^e siècle : « (...) la tête couverte d'un bonnet de feutre contre le froid intense, les mains gantées de fourrure, les pieds équipés de chaussures à la semelle armée de pointes de fer, à cause de la glace lisse »⁸⁶. Les tarifs de ces guides étaient-ils cependant à la portée des pèlerins⁸⁷ ? De ce point de vue, les circonstances de certains décès suggèrent plutôt des tentatives solitaires. Les habitants de Bourg-Saint-Pierre contribuent d'ailleurs au sauvetage des personnes en péril. En 1400, ils trouvent à Proz une femme à demi-morte et la transportent au Bourg, où elle meurt⁸⁸. La même année et au même endroit, on découvre un homme qui rend l'âme après huit jours de maladie⁸⁹. Parfois, il ne s'agit plus que de redescendre des cadavres⁹⁰.

Selon la coutume médiévale de Bourg-Saint-Pierre, « la maison du Mont-Joux doit fournir un hospitalier qui, de la Saint-Martin à la fête des saints Philippe et Jacques, a pour mission de venir chaque jour au refuge situé de ce côté de la maison du Mont-Joux et d'allumer du feu ; il doit avoir une casserole pour chauffer l'eau ou pour fondre la neige, si les passants en ont besoin ; il doit disposer d'un pain en plus de sa portion, et en donner aux voyageurs s'il leur en faut. Il reste là jusqu'à la fin de la journée, mais de manière à regagner la maison du Mont-Joux avant la nuit ; au moment de partir, il doit monter sur le crêt où l'on dépose le bois et crier à trois reprises *uchier*. Si quelque personne lui répond, il doit aller à sa rencontre et la conduire à la maison du Mont-Joux »⁹¹. Au début des gorges et des combes

⁸⁴ Sur le règlement des transports entre Martigny et Saint-Rhémy, voir Archives de la commune de Bourg-Saint-Pierre, Pg. 1 ; sur l'organisation interne à la communauté du Bourg, voir *ibidem*, Pg. 30 (en 1467). Voir également *ibidem*, Pg. 16 (1439), 23 (1413), 34 (1487), ainsi que P. 4 (1466) et 5 (1468).

⁸⁵ CCE, *banna*.

⁸⁶ GREMAUD, *Documents*, t. I, n° 122, p. 80.

⁸⁷ Dans l'état actuel de l'enquête, je ne connais pas ces tarifs. Dans les comptes du châtelain de Sembrancher, le salaire des « marrons » n'est jamais précisé, mais fait partie du total des dépenses faites dans le cadre du voyage pendant lequel leurs services ont été loués.

⁸⁸ *Recepit, manu Anthonii de Bossa, mustralis burgi Montis Jovis, de bonis cuiusdam peregrine venientis Roma, reperte apud Proz, parrochie burgi Montis Jovis, semi vive, et in eodem statu deportate per certos homines dicti burgi a dicto loco de Proz ad dictum burgum, ubi expiravit ; nec inde plus defferebat dicta peregrina, ut dixit dictus procurator, deductis eius sepultura et expensis illorum qui eandem deportaverunt ut supra : I scutum regis et VI albos regis* (CCE 69/69/5/30.4.1400-18.2.1401/échutes des pèlerins).

⁸⁹ *Recepit, manu dicti mustralis, de bonis cuiusdam peregrini venientis Roma, reperti in loco de Proz et vivi apportati in dicto burgo ; qui ibidem languendo vixit per VIII dies et inde deffuncti in hospitale dicti loci ; deductis eius expensis et sue sepulture exequiis : I scutum regis et I parvum album regis* (CCE 69/69/5/30.4.1400-18.2.1401/échutes des pèlerins).

⁹⁰ *Recepit a Johanne Sautier de Lides, qui inventi fuerunt cuidam mulieri defuncte in monte Montis Jovis ; deductis III scutis auri pro sepultura ipse data et pro expensis factis per illos qui ipsam portaverunt ad fundum vallis : VII scutos auri* (CCE 69/121/3/6.7.1350-16.3.1351/échutes). Voir également le texte cité à la note 70.

⁹¹ *Item quod domus Montis Jovis debet habere preparatum suum hospitalerium a festo beati Martini usque ad festum sanctorum Philippi et Jaqueti intrante maio ; et dictus hospitalerius debet venire qualibet die usque ad hospitale citra domum Montis Jovis et facere*

du Grand-Saint-Bernard, le toponyme « L'Hospitalet » conserve probablement le souvenir de ce refuge. En 1475 en effet, le cellérier de l'hospice verse 30 gros « à Janinus Peder, l'hospitalier qui va en hiver au *petit hôpital*, entre la fête de saint Martin et le 1^{er} mai »⁹². A une lieue environ du col, Eschassériaux signale « deux petits bâtiments, dont l'un est consacré à recevoir les restes des malheureux périés dans la tempête, l'autre à servir de refuge aux voyageurs surpris par les tourmentes des neiges ; c'est là que le Maronier du couvent vient tous les jours apporter quelque subsistance et quelque secours aux hommes qui auraient eu le bonheur d'échapper aux dangers de ces montagnes, et les recueillir dans l'hospice »⁹³.

Arrivé au col, le voyageur trouve le célèbre hospice des chanoines de saint Bernard, qui remplace depuis le XI^e siècle le monastère de Saint-Pierre établi au Bourg⁹⁴. A la fin du moyen âge, les comptes et les inventaires dévoient, assez discrètement, un peu de l'hospitalité quotidienne dans ce haut

ignem ; et debet habere unam caciā sive patellā ad calefaciendū aquam vel fundendū nivem, si dicti errantes indigerent ; et debet unum panem habere ultra suam libratam et dare errantibus si indigerent ; et debet morari in dicto hospitali usque ad finem diei, dum tamen possit de die redire ad domum Montis Jovis ; et quando vult recedere, debet ascendere in crista ubi ponuntur ligna et debet clamare tribus vicibus uchier ; et si aliqua persona sibi responsionem dederit, debet dictus hospitalerius ire ad eam et eam ducere ad domum Montis Jovis, nec debet petere dictus hospitalerius a dicta persona seu personis aliquam mercedem nec recipere, nisi processerit de mera voluntate dicti errantis. (Archives cantonales vaudoises, Ah 1 b, fol. 92^r de la seconde partie du registre ; le 21 octobre 1379). L. QUAGLIA, « Les services du passage du Saint-Bernard », *op. cit.*, pp. 45-46, donne une analyse de ce texte d'après un document de 1406. On retrouvera enfin ces dispositions dans les constitutions de la Prévôté édictées en 1437 ; voir L. QUAGLIA et C. GIROUD, *Les Constitutions de la Prévôté du Grand-Saint-Bernard*, Turin, 1956 (*Deputazione subalpina di Storia Patria, Miscellanea di storia italiana*, serie IV, vol. III, parte I), p. 37.

⁹² CGSB, n° 4475.

⁹³ ESCHASSÉRIAUX, *Lettre*, pp. 94-95. Voir L. BLONDEL, « L'Hospice du Grand-Saint-Bernard », *op. cit.*, p. 36. En 1789, Chrétien des Loges signale, à deux heures et quart de marche de Bourg-Saint-Pierre, « un petit hôpital, qui n'est qu'une voute souterraine, où se retirent les passants en hyver pour se mettre un instant à l'abri du froid, et de la tempête, à côté se trouve le caveau dans lequel on jette les cadavres qu'on trouve sur la montagne » (*Essais historiques sur le Mont St. Bernard*, s. l., 1789, p. 183). Voir aussi L. QUAGLIA, « Les services du passage du Saint-Bernard », *op. cit.*, p. 49.

⁹⁴ Sur l'histoire de l'Hospice et de ses dépendances, voir L. QUAGLIA, *La Maison du Grand-Saint-Bernard, des origines aux temps actuels*, Martigny, 1972. Sur les origines, voir A. DONNET, *Saint Bernard et les origines de l'hospice du Mont-Joux*, Saint-Maurice, 1942. Sur les bâtiments hospitaliers, voir L. BLONDEL, « L'Hospice du Grand-Saint-Bernard », *op. cit.* Les comptes récemment publiés (CGSB) et les riches archives de l'hospice (à l'Hospice pour les possessions au Nord des Alpes ; aux archives de l'Ordre des saints Maurice et Lazare, à Turin, pour les biens au Sud des Alpes) permettront une étude précise des problèmes économiques, sociaux, religieux et culturels. Sur ces archives, voir A. DONNET, « Note sur les archives de l'hospice du Grand Saint-Bernard », dans *Archivum Augustanum*, t. 6, 1973, pp. 211-221. Il vaut la peine de signaler à cet égard que le Grand-Saint-Bernard est lui-même un lieu de pèlerinage. En 1429, le tribunal du seigneur de Granges juge *Johanetta*, femme de Pierre *Bosonis*, de Lens, accusée de sorcellerie. Lorsqu'on lui reproche d'avoir fui le pays pour échapper à la justice, elle répond que *verum est quod ipsa bene ivit extra Patriam, tamen non causa in ipso articulo, sed causa eundi in monte Sancti Bernardi ubi habebat votum suum ; cetera negat* (Archives d'Etat du Valais, Archives de la Bourgeoisie de Sion, tiroir 245, fascicule 1, n° 9).

lieu⁹⁵. Une dizaine de chanoines⁹⁶ occupent, avec un personnel stable ou occasionnel⁹⁷, une maison sensiblement plus petite que l'actuelle⁹⁸. Parmi les locaux, on mentionne la « chambre de l'hôpital » (*camera hospitalis*)⁹⁹, dénommée aussi « chambre des pauvres » (*camera pauperum*)¹⁰⁰ ; ce local, où l'on inventorie en 1419 une trentaine de couvertures, 27 oreillers et une dizaine de matelas¹⁰¹, s'identifie peut-être avec le « dortoir des pauvres » (*dormitorium pauperum*) que l'on répare en 1476¹⁰². La destination de la « chambre de charité » (*camera caritatis*), où se trouvent aussi en 1419 des couvertures, des oreillers et des matelas, reste peu claire¹⁰³. Les comptes renseignent également sur l'approvisionnement de la maison. Il se constitue grâce aux revenus annuels de l'hospice et surtout au moyen d'achats massifs de pain, de viande, de fromage et de vin. En 1397, par exemple, le comptable enregistre l'entrée de 15 600 fromages (*casei*) ; si 1950 d'entre eux servent à payer différentes personnes, on consomme les 13 650 autres à l'hospice¹⁰⁴ ! En 1419, entre Pâques et l'Assomption, on transporte au Mont-Joux quelque 1650 pains de seigle¹⁰⁵. Outre la nourriture et l'abri, les chanoines peuvent offrir des vêtements à quelques pauvres passants. En témoignent chaque année des achats d'étoffe grise ou noire à des marchands de Fribourg, de Romont ou de Vevey, et le salaire versé aux tailleurs des *vestes pauperum* (une trentaine par année)¹⁰⁶. D'après ces données, l'hospice du Mont-Joux ne fonctionne pas comme une véritable étape, mais comme un point d'appui où chacun reprend son souffle, et où les plus pauvres reçoivent le viatique qu'ils ne pourraient acheter.

De Martigny au Mont-Joux, les bourgades routières disposent aux XIV^e et XV^e siècles d'un « hôpital » (*hospitale*). Là comme ailleurs, ces établissements n'ont pas pour but premier le soin des malades, mais plutôt l'hébergement gratuit des pauvres et des faibles de l'endroit¹⁰⁷. En 1451, Pierre Rose de Sembrancher « ne fait plus feu depuis une année, mais demeure à

⁹⁵ CGSB, *passim*.

⁹⁶ Par exemple CGSB, nos 2563-2579 (en 1447), 2961-2975 (en 1468), 3309-3326 (en 1473), 4444-4459 (en 1475), 5777-5784 (en 1476), 5803-5843 (en 1477). Ces listes contiennent aussi des ecclésiastiques appartenant à l'ordre, mais résidant ailleurs qu'à l'hospice.

⁹⁷ Par exemple CGSB, nos 3351-3385 (en 1473), et *passim*.

⁹⁸ Voir L. BLONDEL, « L'Hospice du Grand Saint-Bernard », *op. cit.*, spécialement figure 1, p. 23, et figure 2, p. 25.

⁹⁹ CGSB, n° 1225 (en 1419).

¹⁰⁰ CGSB, n° 1480 (en 1447).

¹⁰¹ Voir note 99.

¹⁰² CGSB, n° 5223 (en 1476).

¹⁰³ CGSB, nos 1226 (en 1419) et 1481 (en 1447).

¹⁰⁴ CGSB, nos 426-434 (en 1397).

¹⁰⁵ CGSB, nos 1304-1311. D'après CGSB, n° 1317, 62 pains de seigle équivalent à un muid.

¹⁰⁶ CGSB, nos 257 et 310 (en 1397) ; n° 1073 (en 1403) ; nos 2954-2960 et 3047 (en 1468) ; nos 3465, 3466 et 3469 (en 1473) ; n° 4603 (en 1475).

¹⁰⁷ Faute d'une bonne étude sur les « hôpitaux » des Alpes occidentales, on peut s'inspirer de A. M. NADA PATRONE, « Un problema aperto : le crisi di mortalità fra Trecento e Quattrocento nel Piemonte sabauda », dans A. M. NADA PATRONE et I. NASO, *Le epidemie del tardo medioevo nell'area pedemontana*, Torino, 1978, pp. 9-84, spécialement pp. 39-48. Dans notre région, les sources permettraient une étude des assises économiques de l'hospitalité (à travers reconnaissances, censiers et rentiers), plus que de l'hospitalité elle-même.

l'hôpital ; il mendie à cause de sa vieillesse » ¹⁰⁸. En 1457, *Jaquemodus* Meliand de Liddes « ne fait plus feu, mais habite à l'hôpital de Liddes » ¹⁰⁹. En revanche, les pèlerins n'y séjournent que rarement : en 1400, un homme meurt après huit jours de maladie passés à l'hôpital de Bourg-Saint-Pierre ¹¹⁰, tandis qu'un autre décède dans celui d'Orsières en 1458 ou 1459 ¹¹¹. En 1400, on trouve le cadavre d'une femme « devant l'hôpital » de Bourg-Saint-Pierre ¹¹². De fait, la plupart des pèlerins morts dans l'Entremont (et mentionnés dans les sources...) ont trépassé chez les aubergistes, chez des personnes charitables, ou au bord du chemin ¹¹³.

Il existe ainsi, aux altitudes surtout où se concentrent les dangers potentiels, un dense réseau d'occasions de contact. Les circonstances favorisent cependant les rencontres brèves et anonymes.

2. Auberges, tavernes et charité privée

A côté de ces institutions publiques ou semi-publiques existent des établissements privés où les passants peuvent se nourrir, se désaltérer et s'abriter. Sur la nature et l'organisation économique des auberges et des tavernes, on ignore à peu près tout : les sources spécifiques manquent en effet le plus souvent ¹¹⁴.

Des aubergistes (*hospites*) exercent à Sembrancher, Liddes, Bourg-Saint-Pierre et Orsières. Ordinairement, leurs locaux de travail sont désignés simplement par le mot « maison » (*domus*). A Bourg-Saint-Pierre en 1448 ou

¹⁰⁸ *Petrus Rose nullum facit focum jam est unus annus elapsus, sed moratur in hospitali, mendicans propter senectutem suam*. Comptes des subsides levés dans la châtellenie d'Entremont, ASTO (cote complète à la note 16), mazzo 2, subside de 1451-1452, attestation des feux éteints dans la paroisse de Sembrancher.

¹⁰⁹ *Jaquemodus Meliandi non tenet focum, sed manet in hospitali de Liddes*. Comptes des subsides levés dans la châtellenie d'Entremont, ASTO (cote complète à la note 16), mazzo 2, subside de 1457, attestation des feux éteints dans la paroisse de Liddes.

¹¹⁰ Texte cité à la note 89.

¹¹¹ *Recepit ab Henriedo Gay, inculpato visitasse bona cuiusdam romipete defuncti in hospitali Orseriarum, non vocatis officiariis. Composuit ad XII denarios grossorum parvi ponderis* (CCE 69/69/15/1.3.1458-1.3.1459/*banna*).

¹¹² *Recepit, manu Agnetis mistralisse dicti burgi, de bonis cuiusdam peregrine defuncte in dicto burgo ante hospitale dicti loci ; deductis exequiis sue sepulture : IV scutos regis* (CCE 69/69/5/30.4.1400-18.2.1401/échutes des pèlerins).

¹¹³ Voir plus bas. Noter cependant que, en 1399, *Perrodus de Hospitali non debet solvere subsidium eo quia regit hospitale Sancti Brancherii, ibidem visitando infirmos et peregrinos ad romanum viagium protendentes*. Comptes des subsides levés dans la châtellenie d'Entremont, ASTO (cote complète à la note 16), mazzo 1, subside de 1399, attestation à la suite de la liste des contribuables de Sembrancher. Dans son testament du 28 décembre 1396, *Coletus de Mala Aqua* d'Orsières lègue à l'hôpital du lieu un lit complètement équipé, *pro hospitando et ressostellando Christi pauperes per dictum locum transeuntes* (Archives de la commune d'Orsières, Pg 211).

¹¹⁴ La meilleure source me paraît se trouver dans les registres des notaires. Quelques pistes documentaires pour Sion : Archives d'Etat du Valais, AT N 2, pp. 115-116 ; Archives du Chapitre de Sion, Minutaires, série A, n° 19, pp. 72-80. Voir A. M. NADA PATRONE, *Il cibo del ricco ed il cibo del povero. Contributo alla storia qualitativa dell'alimentazione. L'area pedemontana negli ultimi secoli del Medio Evo*, Torino, 1981, pp. 410-421.

1449¹¹⁵ et à Saint-Maurice en 1465 ou 1466¹¹⁶, on parle explicitement d'« auberge » (*albergaria*). On y sert des repas, ainsi qu'en témoignent, indirectement et assez négativement, les « exploits » de deux aubergistes du Bourg. En 1448-1449, Jacques Alex propose le soir de l'avoine préparée pour midi¹¹⁷ ; en 1459-1460, son fils Barthélemy nourrit ses clients de lard pourri¹¹⁸. Malgré le mutisme des sources locales, on peut supposer que les auberges disposent également de quelques lits¹¹⁹.

Les pèlerins fréquentent-ils ce type d'établissements ? La documentation manque de clarté sur ce point et laisse dans l'ombre l'importante question de l'hébergement durant les nuits d'étape. A croire les sources locales, les pèlerins entrent à l'auberge pour y mourir. En 1400-1401, un Lorrain de retour de Rome meurt « au bourg du Mont-Joux, dans la maison de l'aubergiste Jacques *Affrey* » ; une fois déduit le coût de son séjour et de sa sépulture, il reste de son pécule « un écu du roi »¹²⁰. La même année, *Terrius dos Bossret*, de Luton (diocèse de Canterbury), de retour lui aussi de Rome, meurt « à Liddes, dans la maison de l'aubergiste Jean *Magni Puterii* » ; après remboursement des dépenses faites à l'auberge « durant le temps de sa maladie », ainsi que des frais de sa sépulture, sa fortune ne vaut plus qu'un écu¹²¹. Un pèlerin rend l'âme à Bourg-Saint-Pierre, après quelques jours de maladie passés dans l'auberge de Jean *Tanty*¹²² ; un autre, venu de l'île de Guernesey, décède à l'auberge de Jacques Arlettaz, à Liddes¹²³.

A côté des aubergistes, les privés contribuent à remplir la mission des institutions de charité publiques¹²⁴. Lors du pèlerinage de 1300, trois pèlerins

¹¹⁵ CCE 69/69/14/25.8.1448-1.3.1449/*deductiones* (lettre de rémission pratiquement illisible, en relation avec l'amende signalée à la note 117).

¹¹⁶ *Recepit a Johanne de Villa Nova, inculpato in domo abbergarie Ansermodi et Martini de Chamberiaco, hospitum Sancti Mauricii, ad signum beate Marie Virginis, cepisse quandam boytam parvam unacum XXIX florenis et III grossis parvi ponderis, et tribus libris rationum cum certis aliis rebus. Composuit ad X florenos parvi ponderis* (CCSM 69/141/9/26.4.1465-1.3.1466/*banna*). On remarquera l'origine étrangère des aubergistes (comme c'est le plus souvent le cas), l'enseigne « Notre-Dame » et l'existence (combien regrettée...) de registres comptables.

¹¹⁷ *Recepit a Jacobo Alex, inculpato vendidisse liberatam avene prandii pro cena : XV florenos parvi ponderis* (CCE 69/69/14/25.8.1448-1.3.1449/*banna*). Voir note 115.

¹¹⁸ *Recepit a Bartholomeo Alex, hospite burgi Sancti Petri Montis Jovis, inculpato tradidisse ad comedendum suis hospitibus de petasone leproso. Composuit ad III florenos parvi ponderis* (CCE 69/69/16/1.3.1459-1.3.1460/*banna*).

¹¹⁹ Description d'une auberge à Sion en 1337 (Archives d'Etat du Valais, AT N 2, pp. 115-116).

¹²⁰ Texte cité à la note 47.

¹²¹ Texte cité à la note 44.

¹²² *Recepit manu dicte mistralisse (de Bourg-Saint-Pierre), de bonis cuiusdam peregrini venientis Roma, deffuncti in dicto burgo in domo Johannis Tanti ; deductis expensis per eumdem factis languendo ibidem, et exequiis sue sepulture : II scutos* (CCE 69/69/5/30.4.1400-18.2.1401/*échutes des pèlerins*).

¹²³ Texte cité à la note 45. Voir également plus bas, Annexe, texte 11.

¹²⁴ L'hospitalité à l'égard des pèlerins est, au moyen âge, une obligation pour tous. Voir par exemple le *Guide du pèlerin de Saint-Jacques de Compostelle*, édité par J. VIELLIARD, 4^e éd., Mâcon, 1969, pp. 122-124.

meurent dans des maisons particulières, à Saint-Maurice¹²⁵ et à Evionnaz¹²⁶. A Liddes, Léonard *Piscatoris* expulse plusieurs « romipètes » de la maison de Jean Jaquemin¹²⁷. Enfin en 1302-1303, un voyageur, sans doute pèlerin, oublie une boîte pleine de reliques chez Perret Jaquin à Orsières¹²⁸.

Ces renseignements donnent à nouveau l'impression de contacts plutôt épisodiques : on ne fait halte que contraint absolument. Les pèlerins entrent en revanche volontiers dans les tavernes¹²⁹ : en mai 1300, les ventes de vin triplent à Sembrancher¹³⁰ ! On considère ces lieux mal famés comme une triste nécessité : au début du XIV^e siècle, on prie les prêtres du diocèse de Sion d'éviter la fréquentation de « ces maisons dans lesquelles on vend du vin », « à moins que les exigences du pèlerinage ne les y contraignent »¹³¹.

3. Le marché des produits locaux

Si les pèlerins peuvent éventuellement se passer des guides, des hospitaliers, des aubergistes et des tavernières, ils doivent au moins acheter quelques aliments sur place.

En 1239, les franchises octroyées au bourg de Sembrancher instituent un marché hebdomadaire, tenu le jeudi¹³². Il jouit d'une sorte de monopole : les producteurs de la châtellenie doivent y présenter leurs marchandises à trois reprises avant de pouvoir tenter leur chance ailleurs. En 1328, cette obligation disparaît¹³³ et, dès 1379, un marché fonctionne à Orsières¹³⁴.

¹²⁵ Le châtelain de Saint-Maurice rend compte de *III solidis VII denariis grossorum turonensium receptis de quodam peregrino qui obiit apud Sanctum Mauricum in domo Martini Gorgy*, ainsi que de *II solidis I obulo turonensium alborum receptis de quodam alio peregrino qui obiit apud Sanctum Mauricum in domo Bruneti de Bagnes* (CCSM 69/141/1/27.4.1300-9.4.1301/échutes).

¹²⁶ Le châtelain de Saint-Maurice rend compte de *II grossis turonensium receptis de quodam homine transeunte, defuncto apud Eviona in domo Tornerie* (CCSM, *ibidem*).

¹²⁷ *Recepit ab eodem (Leonardo Piscatoris), inculpato certas penas commisisse, eo quia romipetas de domo Johannis Jaquimini extraxit : XII denarios grossorum* (CCE 69/69/14/1.3.1451-1.3.1452/banna).

¹²⁸ Le châtelain de Sembrancher rend compte de *XII solidis receptis de Perreto Jaquini quia invenit quamdam pissidem in domo, in qua dicebatur habere reliquias, et non revelavit castellano* (CCE 69/121/1/1.5.1302-17.4.1303/banna). Lors de la reddition de son compte à Chambéry, le châtelain remet cette boîte à un fonctionnaire : *sciendum quod in confectione presentis computi, dictus castellanus tradidit magistro Petro quandam boyssiam argenti cum quibusdam reliquiis infra dictam boytiam, que inventa fuit apud Orserias, in domo Perreti Jaquini* (CCE *ibidem*/bilan final).

¹²⁹ Sur cette importante institution, mal éclairée par les sources, voir les remarques de E. LE ROY LADURIE, *Montaillou, village occitan de 1294 à 1324*, Paris, 1975, pp. 399-400 (les tavernes comme « caisses de résonance pour la propagation des nouvelles orales »).

¹³⁰ Texte cité à la note 49.

¹³¹ GREMAUD, *Documents*, t. III, n° 1154, p. 12. Sur les tavernes comme lieux de perdition et de mauvaises rencontres, les données sont très nombreuses dans les sources locales.

¹³² Voir note 18.

¹³³ GREMAUD, *Documents*, t. III, n° 1618. Voir également CCE 69/121/1/14.3.1327-14.3.1328/fermes : à la suite de cet arrangement, la *firma leyde mercati et ponderis Sancti Brancherii* passe de 16 livres 5 sous mauricois à 15 livres 5 sous.

¹³⁴ GREMAUD, *Documents*, t. V, n° 2307.

A Sembrancher, les transactions se déroulent dans une halle (*ala mercati*) connue depuis 1304¹³⁵. Après sa reconstruction en 1322-1324, un toit à deux pans couvert de dalles de pierre abrite des structures en partie maçonnées devant lesquelles des « tables » (*mense et tabule*) permettent l'étalage des denrées¹³⁶. Faute de sources adéquates, on doit renoncer à une étude quantitative des échanges, qui mettent surtout en jeu des produits alimentaires de première nécessité (céréales, fromage, viande)¹³⁷.

Lorsque les comptes du châtelain mettent en présence pèlerins et producteurs indigènes, c'est pour décrire les fraudes de ces derniers : la complexité des monnaies et des mesures médiévales¹³⁸ constitue une tentation perpétuelle. Après le Jubilé de 1300, la commune de Bourg-Saint-Pierre reçoit une amende de 5 livres et demie : ses membres ont vendu leurs denrées « plus cher aux pèlerins qu'aux voisins »¹³⁹ ; deux habitants d'Orsières paient 8 sous pour le même délit¹⁴⁰. Lors du jubilé de 1350, ce type de fraude disparaît. Une vingtaine de personnes utilisent en revanche des mesures illégales (probablement trop petites) pour vendre leur production aux pèlerins¹⁴¹. Il en va de même en 1450, mais avec une moindre intensité¹⁴². Tout cela suggère de la part de ces pieux voyageurs un recours assez massif au marché local, à Sembrancher et dans les autres bourgades routières.

¹³⁵ Archives de l'abbaye de Saint-Maurice, *Minutarium majus*, pp. 459-460.

¹³⁶ *Libravit Johannodo de la Dueis pro taschia (...) de ala fori Sancti Brancherii facienda penitus de novo ; et debet facere tectum ipsius ad duos pendentes, unum videlicet versus ecclesiam et alium versus viam publicam inferius ; et totum ipsum tectum cooperire de lapidibus ; et ipsam alam crescere magis solito de quatuor pedibus versus plateam dou Present ; et eandem alam bene munire de columpnis, mensis et tabulis necessariis ; et ipsam murare de bono muro circumcirca usque ad mensas sive tabulas dicte ale (...) : IX libras* (CCE 69/121/1/1.12.1322-12.6.1324/dépenses). Une nouvelle restauration intervient en 1350-1351, qui coûte 6 livres, 7 sous et 8 deniers mauricois (CCE 69/121/3/16.3.1351-11.6.1351/dépenses). Réparation du toit de la halle (*in qua per diversa loca pluebat*) en 1375-1376 (CCE 69/69/1/18.3.1375-17.6.1376/dépenses). Gros travaux enfin en 1474-1475 (CCE 69/69/18/1.3.1474-1.3.1475/dépenses).

¹³⁷ Les renseignements sur la nature des produits échangés proviennent surtout des amendes comptabilisées par le châtelain (CCE, *banna*).

¹³⁸ Le problème est bien concret : chacune des paroisses de l'Entremont a ses propres mesures, sensiblement différentes les unes des autres.

¹³⁹ Le châtelain d'Entremont rend compte de *CX solidis receptis de communitate burgi Montis Jovis, quia vendiderat peregrinis denariatas suas carius quam vicinis* (CCE 69/121/1/26.4.1300-14.4.1301/*banna*).

¹⁴⁰ Le châtelain d'Entremont rend compte de *VIII solidis receptis de Gonterio Fabro, quia vendiderat denariatas suas carius peregrinis quam vicinis ; de même pour Coletus Chabout* (CCE, *ibidem*).

¹⁴¹ Textes cités à la note 50.

¹⁴² *Recepit ab eodem (Leonardo Piscatoris), inculpato vendidisse avenam romipetis cum mensura insignata : V florenos parvi ponderis* (CCE 69/69/14/1.3.1451-1.3.1452/*banna*). Voir aussi note 127.

IV. UNE OPPOSITION DE MENTALITÉS

Les données réunies jusqu'ici suggèrent entre pèlerins et montagnards des contacts réduits à l'indispensable. Elles ne disent cependant pas tout : au-delà des facteurs matériels et circonstanciels, d'autres existent, qui agissent en profondeur. Voyageurs et indigènes forment en effet deux milieux opposés par leurs attitudes devant la vie, leurs préoccupations quotidiennes et l'image qu'a l'un de l'autre. Je privilégierai ici la mentalité du pèlerin, pour dégager ce qui, pour la durée du voyage, sous-tend et en quelque sorte recompose l'univers mental du pèlerin, lui donnant une nouvelle « tournure » ¹⁴³.

De tels phénomènes n'apparaissent jamais directement à l'historien, qui doit les repérer à tâtons, grâce à des indices ténus, équivoques et donc d'interprétation malaisée ¹⁴⁴. Les sources locales ne suffisant plus ici, j'ai élargi mon horizon documentaire et laissé parler un peu imagination et sympathie.

1. *Un voyageur pressé*

Les hommes du moyen âge voyagent rarement pour le plaisir de satisfaire leur curiosité ; les récits dépayseraient mieux et pour moins de fatigues. Le pèlerin se rend à Rome pour trouver une sorte de contact quasi physique, sur les lieux de leur martyre, avec les saints petits ou grands, ses guides, protecteurs et intercesseurs. Depuis l'institution des Jubilés, le voyage romain représente surtout l'espoir d'un grand pardon, d'un nouveau départ dans la vie cahotante d'ici-bas. Dans ce sens, le pèlerin vit à Rome un moment décisif de sa religion personnelle ¹⁴⁵.

Un projet aussi important suffirait à distraire l'homme pieux du monde alentour. Mais il y a plus. Si la visite romaine et ses rites complexes marquent le paroxysme de la pérégrination, le voyage vers la Ville Éternelle se vit comme une épreuve purgatoire où l'image chrétienne de la vie, marche difficile, avec ses reculs et ses fausses pistes, prend une signification toute concrète.

Enfin, tout occupé qu'il soit au soin de son âme, le pèlerin n'en pense pas moins à regagner son coin de pays pour y reprendre, avec un esprit renouvelé, ses activités. Encore une bonne raison de hâter le pas, d'autant plus que, même limée au plus juste, la dépense du voyage pèse lourdement sur un budget familial souvent étroit.

¹⁴³ Telles qu'elles sont, les sources ne permettent pas de saisir toute la complexité du phénomène. Car le pèlerinage et son environnement ne « recomposent » pas une mentalité uniforme, mais des mentalités qui diffèrent fortement entre elles, en fonction du milieu social ou professionnel, par exemple. Il n'est pas douteux qu'un noble, un ecclésiastique, un artisan ou un paysan ne réagissent pas de la même manière.

¹⁴⁴ Voir J. LE GOFF, « Les mentalités. Une histoire ambiguë », dans *Faire de l'histoire*, sous la direction de J. LE GOFF et P. NORA, t. 3, *Nouveaux objets*, Paris, 1974, pp. 76-94.

¹⁴⁵ Voir les références données plus haut, notes 36, 37 et 38.

Exigences spirituelles et contingences économiques fonctionnent ici comme des œillères qui restreignent curiosités et tentations ¹⁴⁶.

2. La caravane

Si, dans les temps héroïques du très haut moyen âge, on encourageait le pèlerin solitaire, les circonstances ont imposé bien vite le voyage en groupes, souvent considérables ¹⁴⁷. La caravane répond à un besoin de sécurité matérielle : la masse humaine constitue un risque pour les hors-la-loi embusqués un peu partout ; ainsi s'illusionnaient les marcheurs agglutinés autour de saint Maïeul, peu avant le guet-apens sarrasin d'Orsières, au milieu du XI^e siècle ¹⁴⁸. La caravane procure surtout, à travers l'esprit de corps, la sécurité psychologique. Et cela encore mieux lorsqu'elle réunit des ressortissants de la même « nation » : on franchit le monde inconnu — et donc hostile — en recréant un peu autour de soi l'univers familial abandonné pour quelques mois. Cette attitude et ses motifs rapprochent le pèlerin des étudiants qui, exilés dans les cités universitaires, se regroupent par affinités de provenance ¹⁴⁹ ; ou des paysans venus en ville du même coin de campagne pour se retrouver dans le même quartier ¹⁵⁰.

Marcher dans ces conditions signifie s'isoler partiellement du pays traversé et des hommes qui l'habitent. Au point que parfois les comportements deviennent hostiles : c'est en groupe que des Allemands attaquent des hommes d'Orsières ¹⁵¹, ou que des « Français » mettent à feu et à sang une auberge de Saint-Maurice ¹⁵².

3. La langue

La majorité des pèlerins qui traversent l'Entremont proviennent d'univers linguistiques plus ou moins radicalement différents du biotope franco-provençal dans lequel vivent les indigènes ¹⁵³. Les « guides de conversation » ne servent qu'aux rares lecteurs et ne contiennent évidemment rien sur le

¹⁴⁶ Les remarques précédentes s'appliquent évidemment au pèlerin consciencieux. Qu'elles ne laissent pas supposer que la caravane des « romipètes » est cortège de saints ! Il est bon d'avoir à l'esprit les pèlerins de Chaucer.

¹⁴⁷ Voir J. SUMPTION, *Monaci, santuari, pellegrini*, op. cit., pp. 240-242.

¹⁴⁸ GREMAUD, *Documents*, t. I, n° 64, p. 39 (*Multi enim ex diversis regionibus beatum Maiolum tunc comitabantur, quia eius sanctitate se liberari posse arbitrabantur*).

¹⁴⁹ Voir par exemple, pour les étudiants « suisses » à Bologne, S. STELLING-MICHAUD, *L'Université de Bologne et la pénétration des droits romain et canonique en Suisse aux XIII^e et XIV^e siècles*, Genève, 1955, pp. 33-37.

¹⁵⁰ Les exemples sont très nombreux, plus que les études spécifiques. Les historiens de la ville médiévale s'intéressent plus à la zone d'attraction des cités et à la chronologie de l'immigration qu'à la localisation dans l'espace urbain des nouveaux arrivants.

¹⁵¹ Texte cité à la note 48.

¹⁵² Texte cité à la note 46.

¹⁵³ Voir C. ABRY, « Le paysage dialectal », dans C. ABRY, R. DEVOS et H. RAULIN, *Les sources régionales de la Savoie*, Paris, 1979, pp. 525-597 (abondante bibliographie).

parler entremontan ¹⁵⁴. Le langage des gestes et des onomatopées peut servir, mais limite à presque rien l'échange. De clerc à clerc latinisant, la conversation paraît possible ; sans doute est-ce par ce truchement que prêtres et notaires jouent les interprètes ¹⁵⁵. Les sources locales ne contiennent que peu d'indices de communications, même élémentaires ; certains pèlerins anglosaxons ont réussi cependant à décliner leur identité et leur lieu de provenance d'une manière assez précise ¹⁵⁶. Quoi qu'il en soit, la diversité des langues s'impose comme un obstacle considérable à tout contact dépassant à peine le niveau le plus bassement utilitaire.

4. Une certaine image du montagnard

Dans la « satire du vilain », la littérature médiévale a développé une image stéréotypée du paysan, à la fois grossier et rusé. Plusieurs auteurs italiens expriment leurs sentiments à l'égard des « vilains » qui hantent les montagnes apennines ¹⁵⁷. Ils insistent sur « la grossièreté de toute la gent alpine » et rient de son ignorance ¹⁵⁸. A ces tribus de « porcs épais », ils reconnaissent au moins certaines qualités : « (...) ceux qui habitent les lieux élevés sont sains et forts », mais, corollaire diversement apprécié, ils passent pour fiers, violents et ingouvernables ¹⁵⁹.

Ces stéréotypes réapparaissent dans les récits de voyage. Entre le XI^e et le XVII^e siècle par exemple, des textes dépeignent ces « sauvages » qui, sur les deux versants du Mont-Cenis, « sont si habitués à négocier continuellement avec neiges et glaces qu'ils se réjouissent autant que s'attristerait tout autre devant de telles horreurs ». Comme les tribus de l'Apennin, ils forment un « peuple fier, intraitable et robuste » ¹⁶⁰.

Des appréciations de ce type servent également aux conseillers du duc de Savoie vers 1439, pour le convaincre de réduire par la force les hommes « très belliqueux » et semblables « à de terribles bêtes fauves » qui pillent les voyageurs avec une « férocité bestiale », au long de la route du col de Tende, entre Cuneo et Nice ¹⁶¹.

¹⁵⁴ Voir J. SUMPTION, *Monaci, santuari, pellegrini*, op. cit., pp. 238-240.

¹⁵⁵ Encore faut-il ne pas se faire trop d'illusions sur le latin des clercs locaux. Voir L. BINZ, *Vie religieuse et réforme ecclésiastique dans le diocèse de Genève pendant le Grand Schisme et la crise conciliaire (1378-1450)*, t. I, Genève, 1973, pp. 338-356.

¹⁵⁶ Textes cités aux notes 44 et 45.

¹⁵⁷ Voir C. BEC, *Cultura e società a Firenze nell'età della Rinascenza*, Roma, 1981, pp. 79-103, ainsi que G. ROMANO, *Studi sul paesaggio*, Torino, 1978, pp. 38-42.

¹⁵⁸ Textes cités par G. CHERUBINI dans *Signori, contadini, borghesi. Ricerche sulla società italiana del basso medioevo*, Firenze, 1974, pp. 121-122.

¹⁵⁹ Texte cité *ibidem*, p. 122.

¹⁶⁰ Textes cités par C. ROTELLI, *Una campagna medievale. Storia agraria del Piemonte fra il 1250 e il 1450*, Torino, 1973, pp. 9-10 ; voir également E. L. COX, *The Green Count of Savoy. Amadeus VI and transalpine Savoy in the Fourteenth Century*, Princeton, 1967, pp. 5-11.

¹⁶¹ ASTO, Archivio di Corte (I^a sezione), Protocolli camerali, n° 170, fol. 4^{r-v}.

Largement diffusée hors des cercles littéraires, cette caricature influence aussi les auteurs des « guides » rédigés à l'usage des pèlerins. Au XII^e siècle, le célèbre *Guide du pèlerin de Saint-Jacques* décrit ainsi les hommes que l'on peut rencontrer dans les Pyrénées : « Ce sont des gens féroces et la terre qu'ils habitent est hostile aussi par ses forêts et par sa sauvagerie ; la férocité de leurs visages et semblablement, celle de leur parler barbare, épouvantent le cœur de ceux qui les voient » ¹⁶².

A quelques exceptions près peut-être, les pèlerins qui franchissent le Mont-Joux ignorent la formulation écrite et élaborée de ces conceptions. Si cependant, à ce qu'il paraît, elles font écho à des croyances tout à fait communes, il n'est point besoin de savoir lire pour en prendre connaissance. En quête de renseignements, le candidat au départ peut entendre ces histoires de la bouche de son curé ou de quelque notable. Avec un peu de chance, il rencontrera même des personnes qui l'ont précédé sur la route de Rome ; devant le néophyte, le vieux briscard choisira les souvenirs les plus aptes à grandir l'héroïsme de son expérience et à conforter le questionneur dans ses premières impressions ¹⁶³.

Ainsi, quelles que soient ses sources, l'image qu'il a du montagnard suffit à inspirer au pèlerin une méfiante défensive, à le pousser à accélérer le pas et à mieux se fondre dans la caravane.

5. Le montagnard

Le pèlerin paraît inquiet et peu sûr de lui, toujours en mouvement, éloigné du monde par un but contraignant, par le cercle de la caravane et par le coupe-circuit de la langue. Face à lui, le montagnard est là, tout de poids et de certitude.

A part quelques nouveaux venus ¹⁶⁴, les habitants de l'Entremont s'enracinent par des générations d'ancêtres ¹⁶⁵ dans leur montagne et dans une épaisseur de coutume et de tradition. Les puissantes contraintes du milieu

¹⁶² *Guide du pèlerin de Saint-Jacques de Compostelle, op. cit.*, pp. 22-23.

¹⁶³ Sur les circuits tortueux de la « culture populaire », une première approche dans R. MUCHEMBLED, *Culture populaire et culture des élites dans la France moderne (XV^e-XVIII^e siècles)*. Essai, Paris, 1978, en particulier la première partie de l'ouvrage. Le testament qu'on fait avant de partir en pèlerinage, ou simplement en voyage, montre à lui seul que les gens savent ce qui les attend. Voir par exemple GREMAUD, *Documents*, t. VI, n° 2508, et t. VIII, n° 2984 ; Archives d'Etat du Valais, ABS, tir. 30, n° 452, fol. 130^v-131^v ; Archives du Chapitre de Sion, Minutaires, série A, n° 10, p. 32. On est parfois plus explicite : GREMAUD, *Documents*, t. VI, n° 2410.

¹⁶⁴ Dans la mesure où les sources la dévoilent, l'immigration vers l'Entremont paraît assez limitée ; on arrive du Val d'Aoste, du Valais, du Pays de Vaud ou de la Savoie. En revanche, les mouvements migratoires à l'intérieur de la châtellenie sont plus importants.

¹⁶⁵ A Orsières, par exemple, 38 des 55 familles représentées dans le compte du subsidie de 1473 (soit 69,1 %) apparaissent déjà dans celui de 1313. Voir R. McC. NETTING, « Eine lange Ahnenreihe. Die Fortdauer von Patrilinien über mehr als drei Jahrhunderte in einem schweizerischen Bergdorf », dans *Revue suisse d'histoire*, t. 29, 1979, pp. 194-215. Voir aussi A. HIGOUNET-NADAL, *Périgieux aux XIV^e et XV^e siècles. Etude de démographie historique*, Bordeaux, 1978, pp. 205-209.

alpin limitent le champ de l'innovation et imposent au changement les allures les plus lentes ¹⁶⁶.

Comparé à l'univers prodigieusement dilaté du pèlerin, le monde des indigènes prend des dimensions microscopiques. L'horizon de la vie et de la mort, du mariage et de la famille, des échanges et des expériences s'arrête aux limites de la paroisse, du terroir sur lequel la communauté s'organise ¹⁶⁷. Devant la force d'inertie de cet « espace vécu », la surimpression de la châtellenie centralisée se maintient avec peine. Dès le début du XIV^e siècle, les communautés contestent avec succès le rôle central du chef-lieu en matière commerciale et judiciaire ¹⁶⁸ ; parallèlement, les institutions de la commune se cristallisent et les structures internes du groupe se renforcent.

Résultant, par contraste, de cette forte unité paroissiale et communale, l'image de l'étranger s'identifie en un sens à celle de la paroisse voisine, avec laquelle on se dispute alpages, droits d'eau ou de transport. On réserve cependant le mot « étranger » aux ressortissants des autres États, tels les tout proches Valaisans ou les pèlerins de passage ; on l'étend volontiers à ceux qui viennent, tels les Valdôtains ou les Vaudois, d'autres provinces du comté de Savoie.

Le comportement affiché à l'égard des étrangers proprement dits varie en fonction de leurs intentions, d'une manière très logique : les rapports se tendent dès qu'apparaît chez eux la volonté de s'installer. J'ai dit ailleurs comment se comportent les paroissiens de Saint-Maurice face aux pauvres émigrés lorrains et bourguignons qui font halte dans leur territoire en 1368 ;

¹⁶⁶ Cette proposition très générale ne pourra être vérifiée ou infirmée qu'au prix d'une difficile enquête comparative confrontant montagne et pays de plaine, vallées rouitières et vallées en cul-de-sac, grandes vallées et vallées latérales. Les résultats pourraient surprendre.

¹⁶⁷ Voir R. MUCHEMBLED, *Culture populaire et culture des élites*, op. cit., pp. 59-62. Pour un exemple concret, E. LE ROY LADURIE, *Montaillou*, op. cit., *passim* mais surtout pp. 431-445.

¹⁶⁸ Quelques exemples dans le diocèse de Sion. Les villages de l'Entremont obtiennent en 1328 la suppression du monopole exercé par le marché de Sembrancher (pour Bagnes et Vollèges, GREMAUD, *Documents*, t. III, n° 1618) ; pour Orsières, Archives de la commune d'Orsières, Pg. 6 ; pour Liddes, Archives de la commune de Liddes, Pg. 6 ; pour Bourg-Saint-Pierre, CCE 69/121/1/14.3.1327-14.3.1328/fermes). En 1348, les hommes d'Orsières obtiennent que la vente des gages saisis par les fonctionnaires comtaux se fasse dans leur village, et non plus à Sembrancher (Archives de la commune d'Orsières, Pg. 23). Dès 1376, ils doivent être jugés à Orsières pour les cas mineurs (*ibidem*, Pg. 48 a). En 1347, les habitants de la châtellenie doivent se rendre à Sembrancher pour déclarer leurs emprunts à la *casana* des Lombards ; le notaire *Petrus de Pratoreye*, de Bagnes, écrit à son collègue *Muriosodus Quarterii*, de Sembrancher, responsable de l'opération, que *melius fuisset quod tu venisses apud Bagnyes ad recipiendum confessiones debitorum illorum de Bagnyes, ad evitandum laborem tantarum gentium debencium in dicta casana, quia nunc sunt diversis operibus recolligendi bona sua occupati* (ASTO, Archivio di Corte, Inventario 119, Trattati coi Valesiani, paquet 2, n° 44, feuillet libre au début du registre — la lettre est datée du 18 juillet). Le marché de Saillon perd son monopole en 1356 (GREMAUD, *Documents*, t. V, n° 2032, p. 148 ; et CCCS 69/41/5/21.2.1358-3.3.1359/compositiones), et celui de Conthey, partiellement (en faveur des hommes de Nendaz, vers 1325 (CCCS 69/41/2/28.4.1325-15.3.1328/Conthey, fermes). Les querelles relatives aux fortifications recouvrent des phénomènes centrifuges du même type (F.-O. DUBUIS, « Droit de refuge et devoir de fortification. Nendards et Contheysans, 1417 », dans *Vallesia*, t. 11, 1956, pp. 71-82).

ou comment, un siècle plus tard, les habitants de Martigny cherchent à éliminer un fort groupe d'Ossolans expatriés par la pauvreté de leur vallée. L'intolérance paraît totale ; dans le second cas surtout, un ensemble d'accusations la soutient, dans le plus beau style xénophobe¹⁶⁹. La cohésion du groupe indigène, renforcée par les strictes contraintes de l'environnement, joue ici à plein.

Les étrangers qui, comme les pèlerins, ne font que passer rencontrent une attitude où domine l'indifférence, tempérée seulement par le désir de profiter d'une rare aubaine commerciale¹⁷⁰ ou de s'amuser un peu aux dépens des victimes parfaites que sont ces êtres faibles et déracinés¹⁷¹. Certes la nature des sources utilisées accentue sensiblement la noirceur des faits. Les manifestations de charité qu'elles attestent parfois ne suffisent pas cependant à modifier beaucoup les caractéristiques de cette attitude.

V. L'IMPACT LOCAL DE LA ROUTE : QUELQUES QUESTIONS

Les sources exploitées ici ne peuvent tout dire sur les relations entre pèlerins et indigènes dans l'Entremont médiéval. Les comptes n'enregistrent en effet les événements que s'ils ont été prévus dans les rubriques à propos desquelles le châtelain doit s'expliquer. On rencontre ainsi surtout des pèlerins morts, ou impliqués dans des actes répréhensibles¹⁷². Ceux qui fran-

¹⁶⁹ P. DUBUIS, « Le rôle du facteur démographique », *op. cit.*, pp. 397-398.

¹⁷⁰ Voir les textes cités aux notes 50, 139, 140, 142.

¹⁷¹ Ainsi l'aventure exemplaire que racontent les comptes du châtelain d'Entremont en 1427-1428 : *Recepit a Thoma Rosserii de Orseriis, notario, inculpato luxisse ad taxillos post cridas super hoc factas in publico de non ludendo, et injuriasse quendam hominem vocatum Conchallum de Yspagnia ad ludendum ad taxillos, et eumdem percussisse et ex illo colore alia mala provenisse, et penas sibi propter hoc impositas sprevisse; actento quod notorie idem Conchallus est homo et persona venerabilis: V florenos III grossos* (CCE 69/69/10/1.3.1427-1.3.1428/banna). *Recepit a Johanne Charelli, parrochie Orseriarum, inculpato, formato in eum processu, deportasse et extra ecclesiam Orseriarum usque ad angulum cimisterii Conchallum de Yspagnia; quod primo negavit cum juramento, et deinde confessus est: II florenos III denarios grossorum* (ibidem). *Recepit a Martino Gaillar de Orseriis, inculpato, formato in eum processu, Conchallum de Yspagnia extraxisse ab ecclesia Orseriarum, deinde injecisse infra aquam ougine martineti Hudrici Jorein: II florenos cum dimidio parvi ponderis* (ibidem). *Recepit a Coletto de Duce Orseriarum, inculpato, formato in eum processu, quia primo negavit confiteri veritatem sub juramento et penis: post intervallum multi temporis est confessus veritatem. Et quia se juit ponere dictum Conchallum in aqua ougine predicte, de mandato vicarii Orseriarum: XXII florenos cum dimidio parvi ponderis* (ibidem). On trouve en 1456 le seul cas de violence grave. Le châtelain d'Entremont libravat magistro Henrico de Vaux de Martignaco, barbitonsori et silorgico, *pro visitatione per eum facta in dictum romipetam atrociter lesum et depredatum, inclusis medicinis, salario et expensis: II florenos parvi ponderis*. De même, libravat *pro expensis factis et substentis per ipsum romipetam durantibus sexdecim diebus quibus fuit visitatus in domo dicti vice castellani: XII grossos*. Ce pèlerin a été attaqué par deux personnages qui, après une longue poursuite, ont été arrêtés à Saint-Rhémy, puis décapités à Sembrancher le 27 janvier 1456 (CCE 69/69/15/1.3.1455-1.3.1456/expense).

¹⁷² Rubriques « échutes » et « amendes ».

chissent sans encombres la barrière alpine sombrent dans l'oubli, et avec eux le souvenir de leur aventure.

Une conviction se dégage pourtant des éléments réunis : les contacts entre pèlerins et montagnards se limitent à l'indispensable et ne sauraient, en règle générale, exercer d'influence sur la civilisation régionale¹⁷³. « La perméabilité des Alpes aux grands courants culturels ou économiques est une réalité permanente et stable, comme est stable, conservatrice même, à un degré remarquable, la société alpine »¹⁷⁴ ; cette proposition paradoxale trouve ici un champ d'application évident. Contribuent à expliquer cette situation l'attitude mentale des uns et des autres, d'abord, qui isole et divise ; puis les conditions matérielles des rencontres.

La difficulté à communiquer qui frappe les « marcheurs de Dieu » n'affecte-t-elle pas aussi d'autres types de voyageurs ? Je pense en particulier aux marchands qui, nombreux jusque dans le premier tiers du XIV^e siècle, suivent régulièrement la route. Ce n'est pas en curieux qu'ils traversent l'Entremont, mais pour gagner au plus vite le rendez-vous des foires ; comme les « romipètes », ils connaissent l'obstacle linguistique et craignent pour leur sécurité¹⁷⁵. Leur passage se marque mieux en revanche sur le plan économique : ils font vivre les spécialistes du transport (mais uniquement à Sembrancher et à Bourg-Saint-Pierre), et ceux qui conduisent des troupeaux enrichissent le souverain au péage du chef-lieu.

Vus de l'observatoire des sources disponibles, les Entremontans ne présentent aucun symptôme de développement particulier imputable à la route et à ses usagers¹⁷⁶. L'impact local de l'artère se marque le plus profondément et le plus durablement dans les structures du peuplement. C'est en effet en fonction d'elle que les habitats importants s'égrènent à intervalles réguliers au fond des vallées¹⁷⁷. Cette influence paraît très ancienne, romaine (ou pré-romaine) peut-être, haut médiévale en tout cas¹⁷⁸.

¹⁷³ On a souvent exagéré le rôle des routes dans l'histoire des civilisations. Voir les remarques d'E. CASTELNUOVO, « Pour une histoire dynamique des arts dans la région alpine au moyen âge », dans *Revue suisse d'histoire*, t. 29, 1979, pp. 265-286, spécialement pp. 269-270.

¹⁷⁴ J.-F. BERGIER, *Genève et l'économie européenne de la Renaissance*, op. cit., p. 19.

¹⁷⁵ Le commerce régional fait peut-être exception, en ce sens que les indigènes traitent directement avec des marchands qui viennent régulièrement à la foire de Sembrancher.

¹⁷⁶ S'il y a une relation entre route et privilèges communaux, elle est indirecte : les souverains concèdent des franchises à leurs sujets pour s'assurer leur bienveillance et garantir ainsi le bon fonctionnement d'une voie qui fonde en partie leur prestige. La route joue ici le même rôle que la frontière avec les Valaisans dans la châtellenie de Conthey.

¹⁷⁷ Ce rythme dans la distribution des villages routiers n'est évidemment pas propre à l'Entremont. Pour rester dans le diocèse de Sion, on l'observe de Villeneuve à Brigue.

¹⁷⁸ Localement, l'impact de la route paraît qualitativement stable et sa force dépend principalement des mouvements conjoncturels du trafic. Pour trouver une influence plus profonde et structurelle, il faut travailler dans un cadre spatial plus vaste. Voir G. SERGI, *Potere e territorio lungo la strada di Francia. Da Chambéry a Torino fra X e XIII secolo*, Naples, 1981 ; l'auteur étudie, plus qu'une route, une « area di strada » dans laquelle se développe un ensemble d'itinéraires concurrents, une zone vaste dont la formation et les destinées sont largement conditionnées par le passage et les tensions qu'il engendre. C'est dans cette optique qu'il faudrait reprendre l'histoire politique, féodale et institutionnelle des vallées qu'empruntent les usagers du Simplon, du Grand et du Petit Saint-Bernard.

Annexe

Je publie ici un certain nombre de textes relatifs aux pèlerins et à quelques autres voyageurs repérés dans l'Entremont et dans la châtellenie de Saint-Maurice.

1. *Le châtelain de Sembrancher rend compte* de VI solidis grossorum turonensium ; de XIII solidis, X denariis, obulo alborum grossorum turonensium ; de XVII solidis, IX denariis sterlinguorum ; de XVII solidis, VIII denariis parisiensium duplicum ; de XLVIII solidis, I denario grolarum ; de VIII solidis, X denariis parvorum turonensium ; de III solidis, VII denariis lausannensium novorum ; de II solidis, II denariis blanchetorum ; de XX solidis mauriciensium receptis de venditione cuiusdam roncini ; receptis de bonis sexdecim peregrinorum euncium et redeuncium de Roma, qui decesserunt in burgo Montis Jovis, et octo peregrinorum qui decesserunt apud Sanctum Brancherium, et septem peregrinorum qui decesserunt apud Orserias ; deductis vestimentis dictorum peregrinorum, que quilibet hospes cuiuslibet peregrini defuncti habuit (CCE 69/121/1/26.4.1300-14.4.1301/échutes des pèlerins).
2. Receptit ab Henrico Alamandi de Orseriis, quos invenit cuidam peregrinanti defuncto apud Orserias : II regales auri (CCE 69/121/3/6.7.1350-16.3.1351/échutes).
3. Receptit ab Henrico Alamandi, quem invenit Marco dicto Chapin, defuncto versus Romam sine herede, excheitum domino : I florenum auri (*ibidem*).
4. Receptit a Johanne Sautier de Lides, quos invenit duobus peregrinantibus mortuis inventis apud burgum Montis Jovis ; deductis quibusdam expensis ipsorum in infirmitate per eos factis, et eorum sepultura : III scutos auri (*ibidem*).
5. Receptit a Johanne Sautier, qui inventus fuit cuidam pauperrime mulieri peregrinanti, mortue apud burgum : I scutum auri (*ibidem*).
6. Receptit ab uxore Thome de Bocza, qui inventus fuit cuidam peregrine defuncte : I florenum (*ibidem*).
7. Receptit a Johanne Souterii de Lides, qui inventi fuerunt cuidam peregrino defuncto apud burgum Montis Jovis ; deducto uno floreno pro sepultura eius : V scutos auri (*ibidem*).
8. Receptit ab Aymone Richier et Henrico Alamant, solventibus pro fratre dicti Aymonis, quia inculpabatur pecuniam alienam cuidam peregrinanti amisisse ; concordatum per judicem et procuratorem : XIV florenos (*ibidem*, *banna*).
9. Receptit a Jaqueto Allesta de Lydes, quia quandam peram cuiusdam transeuntis qui mortuus fuit in domo sua domino non revellavit ; in qua pera dimidius florenus in moneta contineri dicebatur, prout idem defunctus in sua confessione asseruit : VII florenos cum dimidio parvi ponderis (CCE 69/69/1/15.12.1373-18.3.1375/*banna*).
10. Receptit a Johannodo Chevrerii, quia inculpabatur celasse quamdam vestem et quamdam clamidam cuiusdam romipete qui decessit in domo sua : IV solidos, VI denarios mauriciensium (CCSM 69/141/3/15.5.1399-15.5.1400/*banna*).
11. Receptit per manum Anthonii Mistralis de Liddes, de bonis cuiusdam hominis et cuiusdam mulieris peregrinancium veniencium Roma, defunctorum in dicto loco de Liddes ; deductis eorum expensis per ipsos factis dum fuerunt ibidem egrotantes, solutis eorum hospiti, et exequiis suarum sepulturarum : II scutos regis, I francum regis et II denarios grossorum (CCE 69/69/5/30.4.1400-18.2.1401/échutes des pèlerins).